SANS QUEUE NI TÊTE

REVUE A L'ENVERS, ON COMMENCERA PAR LA FIN

TROIS ACTES, DIX-HUIT TABLEAUX

PAR

TH. COGNIARD ET CLAIRVILLE

Musique de MM. J. NARGEOT et J. BOUCHER

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des VARIÉTÉS, le 17 décembre 1859.





PARIS

MICHEL LEVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1860

Distribution de la pièce.

Rôles	Acteurs
M. CANARDIN	MM. LECLÈRE.
ANDOCHE. / LANTURLU. / ORPHÉE....	LASSAGNE.
LORRIN. / UN BRACONNIER. / BERGERIN. / LE COMTE.	ALEX. MICHEL.
PIERRE LAMBERT. / UN TAMBOUR MAJOR. / BARNUM. / BLONDIN. / CABRITO. / ANDRÈS.	CHRISTIAN.
NÉRESTAN. / CERPOULOT.	CH. POTIER.
FARAMBOLE. / LA RAVADEUSE. / PAPILLON. / RIBEIRO.	RAYNARD.
GANDINET. / UN MONSIEUR NERVEUX.	GRENIER.
UN MONSIEUR. / RABOULOT. / BOBINET. / POLICHINELLE.	F. HEUZEY.
UN ANGLAIS. / LE DOCTEUR HOMŒO. / ROTHOMAGO.	E. THIERRY.
RIGOLO. / PLUTON.	TISSIER.
UN FIGARO. / UN OFFICIER. / PIERROT. / LE FRANÇAIS.	J. BAZIN.
UN PACHA. / POIVRIER. / DOCTEUR ALLO.	CH. BLONDELET.
LE CHEVALIER D'ASSAS.	PASTELOT.
UN NÈGRE. / UN BOTTIER. / L'ANGLAIS.	DELIÈRE.
LE DICTIONNAIRE. / ARLEQUIN. / UN DANSEUR.	J. BOLZÉ.
MARTEAU. / UN SAPEUR. / UN FAUCHEUR. / UN COSTUMIER.	CHARIER.

FRAPPART. DEUXIÈME MONSIEUR. UN PORTEUR D'EAU. UN DÉCORATEUR.		LEMONNIER.
LE ROI D'YVETOT. L'AMOUR. HUBERT. UN VIEUX MONSIEUR. PREMIER PAYSAN. UN TRUQUEUR.		VIDEIX.
MONNERON. UN DIRECTEUR. UN COMMISSIONNAIRE. FRANÇOIS.		PROVOST.
UN GARÇON MARCHAND DE VIN. DEUXIÈME PAYSAN.		THÉODORE.
UN RESTAURATEUR. UN DÉMON.		ALBERT.
MICAEL L'ESCLAVE		LUCIEN.
LAPEYROUSE.		DAVID.
LA CARTE GÉOGRAPHIQUE. GENEVIÈVE.	Mes.	ALPHONSINE.
PICHENETTE.		BOIGONTIER.
MADAME DE BELLEVILLE. LA REINE PICOTINE.		BADER.
LE VIN A QUATRE-SOUS. LE BOULEVARD DU TEMPLE.		DAUDOIRD.
MADAME DES VERTUS. MIMI BAMBOCHE. EURYDICE.		DURAND.
PREMIÈRE AURORE.	Mlles.	GERVAIS. LEBLANC.
L'AMOUR		ABINGDON.
LE PRADO. AIGUILLONNETTE.		A. HINRY.
DEUXIÈME AURORE		A. DESCLÉE.
CHLOÉ MADAME RIGOLO.		SOPHIE.
LE CASINO. CRICRI.		FÉLICIE.
UN GÉNIE. LE CONCERT MUSARD. DEUXIÈME PATRE.		SUZANNE.
MADAME DU MAINE. TROISIÈME AURORE. UNE DANSEUSE.		DAHMEN.
LA PLACE DU CHATELET.		DE GÉRAUDON.
LA PÉNÉLOPE NORMANDE		HÉLÈNE.
MADAME D'ENFER. COLOMBINE.		MOISE.
MADAME DE L'ÉTOILE UNE BONNE. PREMIER PATRE.		DORLÉANS.
MADAME DE CHARENTON. MADEMOISELLE RIGOLO.		CLOTILDE.

MADAME DE BERCY. BOURDONNANTE. TROISIÈME MIMI BAMBOCHE.	JEANNE.
MADAME DE MONTMARTRE. SIXIÈME AURORE.	ANNA.
MADAME DE CLICHY. CINQUIÈME MIMI BAMBOCHE.	JULIA.
MADAME DE MONTPARNASSE. SEPTIÈME AURORE.	DEROSNAY.
QUATRIÈME AURORE	HENRIETTE.
AGLAÉ	ALICE.
ROSINE. CINQUIÈME AURORE.	TOURTOIS.
MADAME DU COMBAT. DEUXIÈME MIMI BAMBOCHE.	AIMÉE.
ÉMERAUDINE. QUATRIÈME MIMI BAMBOCHE.	CÉCILIA.
LA NIÈCE	COLOMBE.
UNE VIVANDIÈRE	MATHILDE.
UNE DAME	LÉONIE.
UNE ANGLAISE	CONSTANCE.

DEMOISELLES DE SALLE, CURIEUX, GUÊPES, ORPHÉONISTES, MIMI BAMBOCHES, MASQUES, DÉMONS, ETC.

AU CINQUIÈME TABLEAU.

La Polka des Baisers.

Dansée par mesdemoiselles Félicie, Suzanne, Dahmen, Moïse, Dorléans, Clotilde, Julia, Jeanne, Derosnay, Henriette, Anna, Aimée.

AU DOUZIÈME TABLEAU.

Les Virtuoses comiques.

Par les frères Bryan et Conby. Grande ascension sur le Niagara, exécutée par M. Christian.

AU DIX-HUITIÈME TABLEAU.

La Descente de la Courtille aux Enfers.

Terminée par un grand quadrille, dansé par tous les artistes de la Revue.

SANS QUEUE NI TÊTE

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

Le décor est celui qu'on voit d'ordinaire à la fin d'une revue ou d'une féerie.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

Une quinzaine de PERSONNAGES sont en scène, formant le charteron, comme cela se pratique au moment du vaudeville final. On voit DES GÉNIES, DES PAYSANS, UN GANDIN, UNE SULTANE, UN FIGARO, UN PACHA, ETC., ETC.

CHŒUR.

Air : *Aux Mélodrames nouveaux.*

LE FIGARO.

Le Chinois est effrayé,
Car ce peuple immonde...

TOUS, en chœur.

Le Chinois est effrayé,
Car ce peuple immonde.

LE FIGARO.

S'ra, pas nos canons, rayé
D' la carte du monde.

TOUS.

S'ra, par nos canons, rayé
D' la carte du monde.

UN PACHA, costume burlesque.

Dans l'aérostat poisson
J' mont' l'autre semaine.

TOUS.

Dans l'aérostat poisson, etc.

LE PACHA.

Pour l'Ain j' partais en ballon,
Et j' tombe en bas d' l'Aisne.

TOUS.

Pour l'Ain j' partais en ballon, etc.

UN GÉNIE, au public.

Air : *Et voilà comme tout s'arrange.*
Grâce, Messieurs, pour nos couplets,
Vous venez de voir cet ouvrage,
Et si vous êtes satisfaits,
Qu'un doux bravo nous encourage...

UN MONSIEUR, se levant tout à coup au balcon.

Comment, comment! satisfaits ?.. satisfaits de quoi ? Encourager quoi ?... Est-ce que c'est le vaudeville final que vous nous chantez là ?

LE GÉNIE.

Oui, Monsieur.

LE MONSIEUR, tirant sa montre.

Ah çà, j'ai donc dormi ?... Mais non, il n'est que huit heures moins un quart.

LE PACHA.

Je vais vous dire, Monsieur... On trouve toujours que nos revues de fin d'année sont trop longues, et c'est pour éviter ce reproche...

LE MONSIEUR.

Ah ! par exemple ! elle est un peu forte, celle-là ! Est-ce que vous croyez que nous allons nous contenter d'un vaudeville final ?

LE FIGARO.

Je ne sais pas pourquoi, Monsieur, vous seriez plus difficile que les journalistes.

LE MONSIEUR.

Comment cela, Monsieur ?

LE FIGARO.

Tous les ans, les journaux prétendent que nos revues n'ont ni queue ni tête ; que c'est un galimatias très-spirituel, mais parfaitement idiot; que ce genre d'ouvrage, exploité jadis par Piron, Lesage et Regnard, n'est plus de mode; enfin, que ce n'est pas littéraire, et que Racine faisait des pièces incontestablement meilleures. Certainement, je ne voudrais pas dire du mal de Racine, mais jamais il n'eût été capable de faire : *Ohé ! les p'tits agneaux.*

LE MONSIEUR, vivement.

Oh ! pour cela, je suis de votre avis... mais où voulez-vous en venir ?

LE FIGARO.

A ceci : qu'un journaliste de nos amis nous a conseillé de commencer par la fin pour éviter les longueurs.

LE MONSIEUR.

Il y avait encore un meilleur moyen : c'était de ne pas commencer du tout...

LE PACHA, à ses camarades.

Voyons, Messieurs, disons la vérité. (Au monsieur.) Les auteurs

nous avaient donné à tous des scènes de revue que nous avons apprises séparément ; mais quand il s'est agi de les réunir, personne n'a voulu ni commencer, ni finir. Alors qu'a fait notre très-spirituel directeur ?... Il a jeté toutes les scènes dans un grand panier ; on a remué la Revue comme une salade, et l'on a tiré au sort. C'est le vaudeville final qui est sorti le premier... et...

LE MONSIEUR.

Ah ! très-bien, très-bien !... Vous commencez par la fin, et vous finirez par le commencement ?

LE PACHA.

Pourvu que vous y trouviez votre compte...

LE MONSIEUR.

Ah ! comme ça, monsieur le pacha, ça m'est parfaitement égal, et à ces messieurs aussi, je suppose. — Pardon, charmant génie, de vous avoir interrompu, votre petit costume est très-gentil : c'est de Ballue, n'est-ce pas ?

LE GÉNIE.

Oui, Monsieur; mais on n'a pas mis assez de paillettes.

LE MONSIEUR.

L'éclat de vos yeux nous suffit; continuez votre couplet, qui commençait d'une façon neuve et originale. (Il se rassied.)

LE GÉNIE, au public ; il recommence le couplet.

Grâce, Messieurs, pour nos couplets,
Vous allez entendre l'ouvrage,
Et, si vous êtes satisfaits,
Qu'un doux bravo nous encourage.
De nos deux auteurs réunis,
C'est à qui sera le plus bête ;
Mais, fussiez-vous de leur avis,
Ne dites pas à vos amis :
Que la pièce n'a ni queu' ni tête. (*bis en chœur.*)

(Tous les acteurs saluent et le rideau commence à baisser, lorsque l'on voit paraître M. Canardin.

SCÈNE II.

LES MÊMES, CANARDIN.

CANARDIN, entrant.

Un instant ! Ne baissez pas, ne baissez pas ! (Le rideau se relève. Aux acteurs.) Vous pouvez vous retirer ; ce que j'ai à dire ne tient pas à l'économie de la pièce... (Au génie.) Charmant génie, vous pouvez vous retirer, mais ne vous éloignez pas. (Tous les acteurs sortent de la scène. Au public.) Messieurs, vous n'êtes pas sans avoir lu dans tous les journaux qu'un célèbre acrobate, nommé Blondin, faisait des sauts périlleux sur une corde *roide*, suspendue au-dessus des chutes du Niagara ? Eh bien ! Messieurs, il n'y a pas eu plus de corde que de sauts... Ah ! je

me trompe, si fait, il y a eu des sots... ceux qui ont cru à ce puff américain... j'étais du nombre, et pour que ce nombre ne grossisse pas, j'ai cru devoir vous annoncer tout de suite que M. Blondin n'est qu'un canard de l'autre monde. J'ai bien l'honneur de vous saluer. (Il salue et dit :) Au changement! (Il sort. Le théâtre change et represente la campagne.)

DEUXIÈME TABLEAU.

SCÈNE III.

MESDAMES DE L'ÉTOILE, DE BERCY, DE CHARENTON, DE CLICHY, DE MONTMARTRE, DE MONTPARNASSE, DU COMBAT.

MADAME DE L'ÉTOILE, arrivant la première.

RÉCITATIF.

A Romainville... enfin, j'y suis!
Et, je le vois, j'arrive des premières...
Vite appelons mesdames les Barrières,
Que l'on voudrait éloigner de Paris.

(Elle sonne dans un cor. Toutes les Barrières accourent.)

LES BARRIERES.

Air des *Premières armes du Diable*.

Vite, rendons-nous
A ce rendez-vous;
Par diverses routes,
Nous accourons toutes,
Et, nous le jurons,
Nous résisterons.

MADAME DE CLICHY.

Comment vous portez-vous, madame
De Bercy?

MADAME DE BERCY.

Mais assez bien, et vous, madame
De Clichy?

MADAME DU COMBAT.

Je viens, puisque l'on me réclame
Au débat :
Vous aurez avec vous madame
Du Combat.

MADAME DE CHARENTON.

La mesure, je le proclame,
A du bon.

MADAME DE BERCY, à madame de l'Étoile.

Elle est toquée.

MADAME DE L'ÉTOILE.

Oui, c'est madame
Charenton.

TOUTES.

Vite, rendons-nous
A ce rendez-vous;
Par diverses routes,
Nous accourons toutes,
Et, nous le jurons,
Nous l'emporterons!

MADAME DE MONTPARNASSE.

Comment, madame de l'Étoile, nous ne sommes que sept?

MADAME DE L'ÉTOILE.

Sept sur cinquante-neuf!

MADAME DE MONTMARTRE.

Il me semble pourtant que lorsqu'il s'agit du congrès des Barrières...

MADAME DE BERCY.

De ces pauvres Barrières que l'on veut repousser au delà des fortifications.

MADAME DE CHARENTON, d'un air toqué.

Quant à moi, Barrière de Charenton, je trouve le projet très-burlesque, et je vote pour.

Air : *Le Luth galant.*

Quand Charenton des fous est le pays,
Pourquoi les fous sont-ils tous à Paris?
C'est donc à Charenton que Paris devrait être;
Mais Paris est trop grand, et, ne pouvant admettre
Paris à Charenton, on a bien fait de mettre
Charenton dans Paris. (*bis.*)

MADAME DE MONTPARNASSE.

Mais que vais-je devenir dans Paris, moi, madame de Montparnasse? Le mont Parnasse, le temple d'Apollon, dans cette ville où l'on ne chante plus que *les Bottes de Bastien*, et *monsieur Gnouf, Gnouf!*... Je vote contre.

MADAME DE CLICHY.

Et moi aussi!... Reculer la Barrière de Clichy? Elle qui n'a jamais reculé, mille cartouches!

MADAME DU COMBAT.

C'est impossible!... et quand nous serons toutes rassemblées...

MADAME DE L'ÉTOILE.

Ah! Mesdames, je dois vous prévenir que mesdames de Pantin et de La Villette ne viendront pas... Elles m'ont écrit.

MADAME DE CHARENTON.

Ah! c'est dommage!

MADAME DE BERGY.

Moi, je ne trouve pas... En voilà deux que l'on fait bien de reculer.

MADAME DE MONTPARNASSE.

Ah! voici venir une des retardataires.

TOUTES.

Air connu.

Oui, c'est la Barrièr' du Maine,
Elle est dans un drôl' d'état!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MADAME DU MAINE, puis MADAME DE BELLEVILLE, MADAME D'ENFER et MADAME DES VERTUS.

MADAME DU MAINE.

Ah! je me soutiens à peine...
Ah! le brigand, le scélérat!
Un architecte, sans décence,
Est venu fort peu galamment
Mesurer ma circonférence,
Pour rétablir l'alignement.

TOUTES.

Ah! pauvre Barrièr' du Maine,
Elle est dans un drôl' d'état!
Il faut, en voyant sa peine,
De nouveau songer au combat.

MADAME DE BELLEVILLE, entrant.

Air : *Encore une lichette* (DONVÉ.)

Comme vous on m'exile :
Rageuse comme vous,
Madam' de Belleville
Accourt au rendez-vous.
Car nous sommes trop fières,
Pour plier les genoux... (*bis.*)
Mesdames les Barrières,
Déployons nos bannières;
Mesdames les Barrières,
Corbleu! morbleu! révoltons-nous!

MADAME DE L'ÉTOILE.

A la bonne heure! voilà un langage...

MADAME DE CHARENTON.

Un vrai langage de barrière.

MADAME DE BELLEVILLE.

Qui, moi, m'éloigner de mes guinguettes, du grand salon

du papa Desnoyers? Ne plus entendre l'orchestre du Sauvage, ne plus dîner aux Barreaux-Verts, ne plus me régaler au Moulin de la Galette? est-ce que c'est possible!

TOUTES.

Non, non, c'est impossible!

MADAME DE BELLEVILLE.

Air : *Ce n'est qu'au Lion-d'Or.*

Quoi! vous vous tairez,
Joyeux échos de Belleville,
Ou vous deviendrez
Maniérés
Et timorés.
Oui, c'est arrêté,
Et l'on va, dans la grande ville,
Par moralité,
Emprisonner votre gaîté.
De l'Ile d'Amour,
Déjà l'on fait une mairie,
Et, depuis ce jour,
C'est un grave et triste séjour.
Dans ce restaurant,
Avant que l'on ne s'y marie,
Il est évident
Que l'on s'embrassait plus souvent.
C'était là, jadis,
Que Paul de Kock, d'après nature,
Peignit les commis,
Et les grisettes de Paris;
Sans courir après,
Quand il cherchait une aventure,
Il disait : je vais
La trouver aux Prés-Saint-Gervais.
Mais tout est fini,
Plus de baisers sous la charmille,
Désormais, d'ici,
Le carnaval même est banni.
On supprime aussi
La Descente de la Courtille,
Ce joyeux torrent
Où Chicard criait : En avant!
Il faut dire adieu
Aux bals de Fabre et d'Idalie;
Plus de cœurs en feu,
De gais refrains et de vin bleu.
Tout s'anoblira
Et, dans Belleville anoblie,
On s'amusera
Comme on s'amuse à l'Opéra.
Paris grandira,
Mais de cette ville embellie,

Les plaisirs, je crois,
S'éloignent avec les octrois.
Lorsque nous voudrons
Chercher l'amour et la folie,
Nous reculerons
Jusqu'aux fortifications.
Pour vous conserver,
Joyeux échos de Belleville,
Pour vous préserver
Je veux ici me soulever.
(Aux Barrières.)
C'est bien arrêté !
Ne souffrons pas qu'on nous exile.
Pas de lâcheté,
Défendons notre liberté!

TOUTES.

Bravo! Bravo! (Ici un grand bruit de chaines et de tonnerre. — Toutes effrayées.) Qu'est-ce que cela?...

CHŒUR.

Air de *Robert le Diable*.

Ah ! je tremble!
Il me semble
Entendre un bruit de fer.
Quell' barrière
Sort de terre?

MADAME D'ENFER, apparaissant du dessous.

La Barrière d'Enfer!
Ce vacarme
Vous alarme ;
Mais, rassurez-vous.
Qu'on me suive,
Car j'arrive
Porter les grands coups.

TOUTES.

Porter les grands coups.

MADAME D'ENFER.

A mon nom redoutable,
Qu'on tremble, morbleu !
La barrière du diable
Ne craint pas le feu.

REPRISE ENSEMBLE.

LES BARRIÈRES.

Ah ! ah! ah! ah! ah! ah!
Ce vacarme
Nous alarme;
Mais, rassurons-nous.
Qu'on la suive,

Elle arrive
Porter les grands coups.

(Elles vont sortir sur les pas de madame d'Enfer, lorsque la ritournelle de l'air suivant les arrête.)

TOUTES, regardant au dehors.

Air :

Mais par cette avenue,
Pour nous rejoindre aussi,
Quelle est cette ingénue
Qui nous arrive ici ?

MADAME DES VERTUS, arrivant en s'essuyant les yeux.

Hi ! hi ! hi ! hi ! (*bis*.)

MADAME DE BELLEVILLE.

Voyons, voyons, calme-toi !

MADAME DES VERTUS.

Que je me calme ! moi, la Barrière des Vertus !... Mais, si l'on me recule aux fortifications, voilà les Vertus livrées aux Parisiens... Ça sera gentil !

Air des *Reines des bals publics* (J. NARGEOT.)

Je défendais un tout petit village,
Où par chacun le devoir est compris,
Où tout le monde est vertueux et sage...
On fait entrer les Vertus dans Paris !
On n'y voyait que des femmes fidèles,
On n'y voyait que de tendres maris ;
Vous m'en direz, avant peu, des nouvelles...
On fait entrer les Vertus dans Paris !
Le travail seul était une ressource ;
Là, pas le jeu, pas de gens appauvris ;
Nos paysans vont aller à la Bourse...
On fait entrer les Vertus dans Paris !
Je protégeais mainte chaste rosière
Qui de l'honneur savait gagner le prix ;
Adieu la rose et le baiser du maire...
On fait entrer les Vertus dans Paris !
Tous nos tendrons qui, d'un air si tranquille,
Dansaient en rond sur les gazons fleuris,
Voudront bientôt danser comme à Mabille...
On fait entrer les Vertus dans Paris !
En assistant à certains mélodrames,
Ceux qui verront tromper tant de maris,
A leur retour, chez eux, battront leurs femmes...
On fait entrer les Vertus dans Paris !
Bref, les vertus vont toutes disparaître ;
Adieu sagesse !.. et, le soir, au logis,
Personne, hélas ! ne rentrera peut-être,
Quand les Vertus entreront dans Paris !

TOUTES.

Bref, les vertus vont toutes disparaître, etc.

MADAME DE MONTMARTRE.

Elle a raison, sapristi!

MADAME DE MONTPARNASSE.

Et nous souffririons tout cela?

MADAME D'ENFER.

Enfer et damnation!

MADAME DE BELLEVILLE.

Jamais!

TOUTES.

Jamais!

MADAME DE L'ÉTOILE.

Prenons un parti.

MADAME DE BERCY.

Tant pis pour les absentes!

MADAME DU COMBAT.

Ne voyez-vous rien venir?

MADAME DU MAINE.

Rien... Ah! si fait, un petit jeune homme qui accourt de ce côté, l'air effaré.

MADAME DE BELLEVILLE.

Attendez donc!.. Je le reconnais, c'est le Vin à Quatre-Sous.

MADAME DE CHARENTON.

Ah! l'infortuné! je comprends son chagrin.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE VIN A QUATRE-SOUS, costume allégorique.

Air du *Vin à quatre sous*.

CHŒUR.

Mesdames, liguons-nous
Contre tant d'injustices;
Soyons les protectrices
Du Vin à Quatre-Sous;
Il a besoin de nous,
Offrons-lui nos services.

LE VIN A QUATRE-SOUS, entrant.

Protégez le Vin à Quat'-Sous,
L' Vin à Quat'-Sous n'espèr' qu'en vous;
Mesdames, songez que sans vous
C'en est fait du Vin à Quat'-Sous.
L' Vin à Quat'-Sous n'est pas méchant;
L' Vin à Quat'-Sous est votre enfant;
Et puisqu'il ne s'rait rien sans vous,
Défendez le Vin à Quat'-Sous.

ENSEMBLE.

Protégeons le Vin à Quat'-Sous.
L' Vin à Quat'-Sous n'espèr' qu'en nous,
Mesdames, songeons que, sans nous,
C'en est fait du Vin à Quat'-Sous.

MADAME DE BELLEVILLE.

Encore une victime que le Destin frappe avec nous!

LE VIN A QUATRE-SOUS.

Mille noms d'une futaille! ça ne peut pas se passer comme ça... car en vous éloignant, ô mes chères Barrières! on éloigne en même temps ceux qui m'aiment, on me fait perdre toutes mes pratiques... Est-ce qu'on se figure que les amis du Vin à Quatre-Sous ont des landaux et des coupés, pour venir me trouver dans mes nouveaux vignobles, au delà des murs d'enceinte? Mais alors, qu'on me fasse un chemin de fer, avec embranchement sur Suresnes, Argenteuil, Arcueil, et généralement toutes les nouvelles banlieues qui vont se trouver en Chine!

Air de Paul Henrion.

PREMIER COUPLET.

J'étais le roi de tous les cabarets!
Un joyeux roi, qui grisait ses sujets,
Adoré des enfants de la paresse!
Chacun venait à ma brillante cour ;
On y chantait, et la nuit et le jour :
Chants d'ivresse,
Chants de victoire et d'amour!
Riches ou gueux,
Jeunes ou vieux,
Tous mes sujets étaient heureux!
L'un oubliait, l'autre espérait;
Et, guilleret,
On s'adorait,
Quand on entrait
Au cabaret.
Dans ce Paris, où l'argent s'use,
C'est à prix d'or que l'on s'amuse.
Moi, j'amusais à des prix bien plus doux :
Je faisais rêver la richesse;
Aux vieux je rendais la jeunesse;
Je donnais quatre heures d'ivresse;
Et tout cela pour quatre sous!
Gloux! gloux! gloux! gloux!

REPRISE.

J'étais le roi de tous les cabarets! etc.

DEUXIÈME COUPLET.

Et le dimanche, à vos guingnettes,
J'aimais à voir mille grisettes
Courir, voler à mille rendez-vous.
Heureux d'avoir quitté leur cage,
Chez vous ces oiseaux de passage
Trouvaient des nids dans le feuillage,
En murmurant ce chant si doux :
Gloux! gloux! gloux! gloux!

REPRISE.

J'étais le roi de tous les cabarets ! etc.

CHŒUR.

Riches ou gueux,
Jeunes ou vieux,
Tous ses sujets étaient heureux!
L'un oubliait, l'autre espérait;
Et, guilleret,
On s'adorait,
Quand on entrait
Au cabaret.

(Après les couplets du Vin à Quatre-Sous, on entend chanter dans la coulisse, sans accompagnement, le chœur suivant :)

CHŒUR, en dehors.

Et répétons, le verre en main : (*bis.*)
Vive le vin! (*bis.*)
Vive le vin de France!

TOUTES.

Qu'est-ce que cela ?..

MADAME DE L'ÉTOILE.

Les Compagnons de la Truelle.

LE VIN A QUATRE-SOUS.

Mes sujets les plus dévoués.

MADAME DE BELLEVILLE.

Ils sont joyeux, ne les attristons pas... Allons rejoindre nos sœurs, et nous entendre pour la commune défense.

CHŒUR.

Air de *Gastibelza.*

Laissons-les:
Désormais,
Ne songeons qu'à nous défendre;
Car il faut, sans tarder,
Nous entendre
Pour plaider.
(Toutes sortent.)

SCÈNE VI.

PIERRE LAMBERT, POIVRIER, MONNERON, MARTEAU, FRAPPART; puis ensuite LORRIN, puis ANDOCHE, puis CANARDIN, UN GARÇON MARCHAND DE VIN. Une balançoire parait au fond. Tous les ouvriers entrent, bras dessus bras dessous, en costume de travail, et chantent.

CHŒUR.

Père Barbançon,
Bon, bon,
Payez-vous d' l'cau-d'-vie?

Oui, oui!
A tous les maçons
Qu'a fait la maison?

LAMBERT.

Garçon, deux litres!..

UN GARÇON.

A combien?..

LAMBERT.

A quat' sous.

LE GARÇON.

On n'en tient plus.

TOUS.

Comment! on n'en tient plus!...

LE GARÇON.

Le Vin à Quat' Sous est exilé à quatre kilomètres.

LAMBERT.

Exilé! allons donc!..

Air de *Turenne*.

L'exiler! lui, ce gai compère,
Cet ami que nous aimons tous!
Pouvez-vous bien de la barrière
Proscrire le Vin à Quat'-Sous,
Quand il n'y a plus d' proscrits chez nous?
La barrière, c'est sa patrie,
Il faut qu'il y soit rappelé;
Car c'est encore un exilé
Qui doit profiter d' l'amnistie.

Enfin nous avons soif... donnez-nous à boire à tel prix que ce c'est... (Avec emphase.) Boire et aimer Madeleine, telle est ma mission sur terre, tel est mon rôle au théâtre des Variétés. Attention! mes enfants... au couplet le plus spirituel de la pièce!..

TOUS.

Et pourquoi, quoi, (*bis.*)
Et pourquoi, quoi, quoi, quoi,
Et pourquoi boirions-nous de l'eau?
Sommes-nous des grenouilles?

MARTEAU.

O divin jus de l'automne,
Tu me réjouis, quand je t'entonne!

POIVRIER.

Tu réchauffes mon cerveau.
Grand Dieu! que tu me chatouille!

MONNERON.

Pourquoi boirions-nous de l'eau?

FRAPPART.

Sommes-nous des grenouilles?

TOUS.

Et pourquoi, quoi, etc.

(Le garçon leur sert à boire, à gauche.)

LORRIN entre; il a son costume d'ouvrier, sa trousse de serrurier sur l'épaule, et est coiffé d'un grand feutre de traître de mélodrame, orné d'une longue plume rouge.

Moi aussi j'aime Madeleine!.. Je suis Lorrin, le serrurier des *Compagnons de la Truelle*... je suis rempli de vices!.. je le dis avec peine... Je joue les traîtres de mélodrame!.. Je coupe les cordes et je vas-t-en ville!..

Air du *Cabaret*.

Quand mon rival f'ra son ouvrage,
Je coup'rai, sans aucun remords,
La cord' de son échafaudage,
Sauf à r'connaîtr' plus tard mes torts;
Le dénoûment se f'sant attendre,
Je me sers de ce vieux moyen...
Je fais, enfin, comme Alexandre...
Et je tranche le nœud gordien.
J' fais comm' si j'étais Alexandre,
Et je tranche le nœud gordien.

LAMBERT, gris.

Tiens! une balançoire... allons-y.

LORRIN.

Ce n'est pas moi qui l'envoie à la balançoire... Il y va de lui-même, profitons-en.

LAMBERT, se balançant.

Ah! c'est gentil!.. ça donne de l'air.

LORRIN, ouvrant son couteau.

Il se balance, ne balançons pas... (Il va derrière Lambert.)

LAMBERT, chantant.

A toi, Mad'leine!
Ma p'tit' Mad'leine!
(Lorrin coupe la corde de la balançoire.)

LAMBERT, tombant à terre.

Ah! saperlotte!.. (Ses camarades le relèvent.)

LORRIN.

C'est canaille... mais c'est dramatique... Ah! j'allais oublier d'oublier mon couteau. (Il le pose à terre et s'échappe par le trou du souffleur.)

LAMBERT.

Sapristi! ça me cuit... de l'eau salée... Ah! je me trouve mal!.. (On l'emporte.)

ANDOCHE, arrivant, une auge sur la tête.

Ciel!.. mon singe qu'est z-amorti!.. (Ramassant le couteau.) Un couteau!.. et la corde qui est coupée... Ah! je comprends tout!.. Merci, mon Dieu! de m'avoir doué d'une intelligence capable de saisir toutes les ficelles dramatiques. (Examinant le couteau.) Ah! le scélérat a gravé son nom sur le manche... tu te livres toi-même à la justice du bourreau.

LORRIN, revenant en scène par la coulisse de gauche.

Ni vu, ni connu... personne ne se doute de ma facétie... décampons.

ANDOCHE, à Lorrin.

Dites donc, jeune homme, est-ce que vous n'avez rien perdu depuis vot' naissance?..

LORRIN.

Moi?.. Non.

ANDOCHE.

Serchez bien... Un petit couteau avec un manche d'ivoire en corne de cerf... il est gentil le p'tit couteau!.. que même qu'il y a vot' nom inscrit dessus... pour que ça serve au dénoûment!..

LORRIN.

Mon nom!.. Malheur et damnation!..

ANDOCHE, à Lorrin.

Prenez-y garde, Monsieur, car ceci est de la haute comédie; si vous ne faites pas le bonheur de mon singe, si vous continuez à vouloir lui subjuguer son objet, bientôt vous pincerez de la harpe avec les grilles d'un cachot.

LORRIN.

Assez!.. ça suffit. Le sage entend à demi mot!.. (Il remonte.)

ANDOCHE, à part.

Au fait, que j' suis bête!.. si j'avais dit mon secret au commencement, tout ça ne serait pas arrivé.

LORRIN, à la cantonade.

Venez tous!.. (Tous les compagnons entrent. A Lambert.) Lambert, Madeleine est à toi!..

LAMBERT.

Vrai?.. Ainsi, c'est du fin fond du cœur que tu renonces à cet ange!.. ainsi le bonheur d'être à Madeleine!.. (S'arrêtant et s'adressant au souffleur.) Mais vous me soufflez la vraie piéce, vous... c'est la parodie que nous jouons.

ANDOCHE.

De quoi?.. la parodie!.. c'était donc pas une belle ouvrage?..

LORRIN.

Mes enfants, v'là la vérité.

Air de *Madeleine.*

L' public disait : « Ah! la bell' pièce! »
Mais ça n'a pas fait des millions;
Pourtant, comme avec gentillesse,
Par-dessus les toits nous chantions :
« V'nez voir not' pièce! »

TOUS, beuglant.

V'nez voir not' pièce!

(Changeant d'air.)

Et répétons, le verre en main : (*bis.*)

Vive le vin! (*bis.*)
Vive le vin de France!

(Ils sortent en se tenant bras dessus bras dessous. M. Canardin entre.)

M. CANARDIN, au public.

Messieurs, nous venons de recevoir des nouvelles toutes fraîches du Niagara, et je suis heureux de pouvoir vous annoncer que je ne suis pas si bête que je l'avais cru d'abord... Blondin existe et sa corde aussi... Les journaux avaient annoncé le contraire, mais on a reçu des nouvelles de Blondin et de sa corde *de puis*... Blondin n'est point un canard... il est vivant, il a des dents... (Il salue et sort en criant.) Au changement!..

TROISIÈME TABLEAU.

Une place publique. — Au-dessus de chaque boutique on lit : *Bouillon Duval.* — Il n'y a pas une seule maison sans cette enseigne.

SCÈNE VII.

ROSINE, AGLAÉ, DEMOISELLES DE SALLE, puis PICHENETTE; puis successivement LES FEMMES HONNÊTES, UN MONSIEUR, LAPEYROUSE, LA FÉE CARABOSSE et LE CHEVALIER D'ASSAS.

(Les demoiselles de salle ont toutes le même costume et entrent ensemble.)

CHOEUR.

Air : *O troupe fantastique!.*

Notre peine est trop grande,
Nous y succomberons;
C'est à qui nous demande
A boire des bouillons!

ROSINE.

Ouf! quelle foule!.. quelle cohue!..

AGLAÉ.

Ah! respirons un peu... je n'en puis plus.

TOUTES.

C'est à n'y pas tenir!..

ROSINE.

Faut avouer que notre bourgeois a une fière chance!..

AGLAÉ.

Voilà ce que c'est que de soigner l'estomac de sa patrie...

ROSINE.

C'est égal, Mesdemoiselles, c'est une drôle d'idée de nous avoir mises en uniforme.

AGLAÉ.

Ne m'en parle pas, nous ne pouvons plus faire un pas dans la rue sans entendre dire : Tiens, v'là un bouillon qui passe !

ROSINE.

Eh ben ! n'y a pas de honte à ça... (A ce moment, on entend un bruit de vaisselle cassée et le bruit d'un soufflet.)

TOUTES.

Ah ! qu'est-ce qui arrive ?..

PICHENETTE, entrant.

Eh bien ! oui, c'est un soufflet !.. Ça vous apprendra à toucher à ce qui n'est pas sur la carte.

ROSINE.

Comment ?.. Est-ce que quelqu'un se serait permis ?..

PICHENETTE.

Parfaitement... c'est révoltant !.. Tout à l'heure, je portais deux bols et deux têtes de veau, et, les mains embarrassées, je passais entre les tables pour arriver au fond de la salle, où j'étais attendue... Pendant le parcours, les consommateurs, qui, sans doute, prenaient les poches de mon tablier pour deux boîtes à lettres, y fourraient un tas de poulets... non sautés... ce dont je m'inquiétais peu, vu que ça me sert journellement à me faire des papillottes... Mais ne voilà-t-il pas qu'arrivée à la dernière table, un homme très-mûr se permet de me prendre la taille !.. Oh ! alors, je ne fais ni une, ni quatre, je lâche mes têtes de veau et les deux bols qui inondent la société, et je flanque au vieux drôle un soufflet... mais un soufflet... oh ! je vous garantis qu'il n'a pas demandé de supplément...

ROSINE.

Voilà à quoi nous sommes exposées !

AGLAÉ.

Mais, moi, ça m'arrive tous les jours...

PICHENETTE.

Pardine ! est-ce que vous croyez que c'est seulement pour les yeux de nos bouillons qu'on fréquente nos établissements ? C'est plutôt pour nos beaux yeux, mes minettes... Aussi, c'est effrayant quand on pense à tous les bouillons qu'on boit maintenant dans Paris.

Air de *Calpigi*.

Ça fait un' ville originale,
Car dans toute la capitale
A chaque pas on lit : *Bouillon.*
Bouillon, bouillon, bouillon, bouillon.
Aussi, d'puis cette invention,
Paris n'est plus qu'une marmite,
Et l'on n'dira plus par la suite :
Je log' dans telle ou tell' maison ;
Mais : j' log' dans tel ou tel bouillon. (*bis.*)

AGLAÉ.

Ah! Mesdemoiselles, une drôle d'histoire! Ce matin, un Monsieur, qu'avait l'air d'un danseur espagnol, me demande un boléro...

ROSINE.

Un boléro?

PICHENETTE.

Qu'est-ce que ça veut dire?

AGLAÉ.

Ça veut dire un bol de bouillon et un rôti... bol et rôt.

PICHENETTE.

Assez! j'aurais donné ma démission si ce calembourg m'eût été adressé. (Ici plusieurs dames sortent de l'un des établissements.)

ROSINE.

Tiens, quelles sont ces belles dames?

PICHENETTE.

Vous ne les connaissez pas? Ce sont les honnêtes femmes du Vaudeville; elles viennent de boire un bouillon.

AGLAÉ.

Ah! et pourquoi les appelez-vous des honnêtes femmes?

PICHENETTE.

Parce qu'elles n'ont pas fait parler d'elles. (Les dames ont traversé le théâtre et sont sorties. Un soldat sort d'une boutique au fond.) Tiens, un soldat, qui sort de chez nous!

AGLAE.

Eh bien! qu'est-ce qu'il y a d'étonnant?

PICHENETTE.

Au fait, c'est juste!

Air : *Jann'ton, va balayer la salle.*

C'est un jeun' soldat de la ligne:
Ce brave troupier n'a-t-il pas
Le droit, sans nuire à la consigne,
Après tant d' fatigue et d' combats,
De faire quelques bons repas?
Mais un soldat de cette troupe
Est déplacé dans not' maison;
Pourquoi demander un bouillon,
Quand aux autr's on trempe la soupe?
Pourquoi demander un bouillon,
Quand on trempe si bien la soupe?

UN MONSIEUR, entrant et consultant un thermomètre qu'il sort de sa poche.

Ah! maudit soleil!.. Quel guignon!.. Trente-neuf degrés de chaleur!.. Canaille de thermomètre! (Il lui donne des coups de poing.) Tiens! tiens! tiens! gueux! voleur! (Il entre dans une des maisons.)

AGLAÉ.

Quel est donc ce Monsieur qui maltraite son thermomètre?

PICHENETTE.

Oh! mes enfants, c'est une de mes meilleures pratiques, l'homme qui a bu le plus de bouillons cet été.

AGLAÉ.

Vraiment?

PICHENETTE.

Sans compter qu'il nous a amené tous ses confrères, qui en consomment autant que lui.

AGLAÉ.

Et que fait-il?

PICHENETTE.

C'est un directeur de théâtre.

AGLAÉ.

Ah! l'infortuné! (Entrée de Lapeyrouse et de la fée Carabosse.)

PICHENETTE.

Encore des pratiques! *La Fée Carabosse* du Théâtre-Lyrique, et *M. Lapeyrouse* de la Porte-Saint-Martin, qui vont avaler leur petit bouillon. (Les deux personnages entrent dans l'établissement.) Ce pauvre Lapeyrouse!

Air : *Eh! ma mère, est-c' que j' sais ça?*

Bravant la mer furibonde,
Quand chaque soir, sans effroi,
Il faisait le tour du monde,
Le monde restait chez soi.
Et, dans la presse jalouse,
On a dit, je ne sais où,
Que monsieur de Lapeyrouse

Ne valait pas le Pérou.
Quant à la fé' Carabosse,
Depuis longtemps on a dit
Que l'esprit est dans la bosse,
Qu' les bossus ont de l'esprit;
Mais, ce jour-là, jour unique,
Quoique gens de fort bon goût,
Les auteurs, poëme et musique,
N'étaient pas bossus du tout.

(Musique de mélodrame s'enchaînant à la suite des couplets. Entrée de Micaël l'esclave.)

AGLAÉ.

Mesdemoiselles, Mesdemoiselles! voici Micaël l'esclave.

PICHENETTE.

Micaël l'esclave?.. Quel bouillon il a avalé encore celui-là!

Air de *la Petite poste de Paris.*

C'est un esclave abâtardi,
Mais un esclave très-hardi.

Oui, plus hardi qu'abâtardi,
Hardi comme un vrai coq hardi,
De front hardi, de cœur hardi,
Il est enfin de bouche hardi.

UNE VOIX, en dehors.

A moi, d'Auvergne! c'est l'ennemi!

AGLAÉ.

Ah! mon Dieu! voilà le chevalier d'Assas!

PICHENETTE.

Il ne manquait plus que celui-là!

LE CHEVALIER D'ASSAS, entrant.

Air d'*Aristippe.*

Loin des montagnes de l'Auvergne,
Je naquis, chevalier d'Assas,
Et commandant du régiment d'Auvergne,
J'ai noblement, sans reculer d'un pas,
Volé moi-même au-devant du trépas.
Quand je criai jadis : « A moi, d'Auvergne! »
Je fis accourir mes soldats;
Mais quand je crie, au Cirque : « A moi, d'Auvergne! »
Je fais sauver, même les Auvergnats? (*bis.*)

A moi, d'Auvergne! un bouillon! un consommé!.. à moi! (Il entre dans l'établissement.)

SCÈNE VIII.

PICHENETTE, ROSINE, AGLAÉ, FARAMBOLE, DEMOISELLES DE SALLE.

FARAMBOLE, entrant.

Non!.. je n'en veux pas! je ne veux pas boire de bouillon!

PICHENETTE.

Un récalcitrant!

FARAMBOLE.

Un bouillon à moi... par exemple! à moi, Farambole, l'auteur du livre le plus utile, le plus indispensable, à l'aide duquel chacun peut soulever le voile mystérieux de l'avenir pour la simple bagatelle de quatre francs!

PICHENETTE.

Un livre... lequel?

FARAMBOLE.

Les Mystères de la main!... Regardez! (Il fait un signe, une énorme main sort de terre.)

PICHENETTE.

Tiens, tiens, tiens!.. Comment! j'aurais des mystères dans la main?

FARAMBOLE.

Une foule de mystères, et mon livre, qui a paru hier, pour vous parler de main, vous dira que vous avez trois mondes dans chaque pouce.

TOUTES.

Trois mondes par pouce !

FARAMBOLE.

Et sept planètes dans le creux de la main, avec les quatre saisons et les douze mois de l'année sur les autres doigts.

PICHENETTE.

Allons donc ! allons donc !

Air de MADAME FAVART.

Quoi, dans ma main si petite et si douce,
J'ai sept planètes, douze mois,
Quatre saisons, et dans le pouce
Jusqu'à trois mondes à la fois !

FARAMBOLE.

Oui, je l'affirme.

PICHENETTE.

O sciences secrètes !
Qui m'aurait dit, tous les matins,
Que je lavais trois mond's et sept planètes
Lorsque je me lavais les mains.

AGLAÉ, à Farambole.

Vous dites la bonne aventure ?.. ça n'est pas nouveau !

FARAMBOLE.

C'est du *re*nouveau, c'est du vieux neuf, Mademoiselle !... La chiromancie, ou l'art de deviner les goûts, les penchants et la destinée d'une personne, par la simple inspection des lignes de sa main... Nous avons la ligne de la santé, la ligne de l'esprit, la ligne de la sottise, la ligne de la richesse et la ligne de la débine, la ligne de l'amour, la ligne de la pêche à la ligne...

PICHENETTE, continuant sur le même ton.

Et la ligne de la Madeleine à la Bastille... Complet !..

FARAMBOLE, riant.

Ah ! ah ! ah !... La main pour le mot !.. (Il lui prend la main et l'examine.)

PICHENETTE, à Aglaé.

C'est bête et ça m'amuse.

FARAMBOLE.

Le mont de Jupiter qui se trouve ici, sous l'index, vous présage une existence très-heureuse, ornée de bas de soie et de meubles de palissandre.

PICHENETTE.

Ah bah !

FARAMBOLE.

Ces deux lignes, bien marquées sur le mont de Jupiter

m'annoncent que votre mari ne jouira pas d'une félicité parfaite sous le toit conjugal, et que ses enfants ne lui ressembleront pas exactement.

PICHENETTE.

Ah! tant pis pour lui, ce pauvre cher homme!.. C'est égal, je serai heureuse, et c'est là le principal.

ROSINE, tendant sa main.

A mon tour, s'il vous plaît?

FARAMBOLE.

Volontiers. (Lui prenant la main.) Tenez, voulez-vous que je vous le dise?... Vous avez encore une bonne nature... Vous avez souvent jeté à vos pieds ce que vous aviez dans les mains... c'est un tort : vaut mieux tenir que de courir... Une personne blonde, sur l'amitié de laquelle vous comptez, vous dessert près d'un homme de campagne qui vous veut du bien... (Lâchant la main de Rosine et s'adressant aux autres demoiselles.) Approchez, Mesdames, quand vous aurez lu mon livre, vous aurez de l'esprit jusqu'au bout des doigts... Si un homme vous fait un doigt de cour, inspectez sa main, et vous ne serez jamais réduites à vous mordre les pouces. Dans toutes les circonstances de la vie, pour ne pas se trouver à deux doigts de sa perte, il suffit de connaître *les Mystères de la main* sur le bout de son doigt!.. Tout est là dans ce livre, que je ne vends que la simple bagatelle de quatre francs! Si je ne vous ai pas dit la vérité, entrez dans mon cercle, prenez mon petit livre, déchirez-le en quatre et jetez-m'en les morceaux à la face, en me traitant de fourbe et d'imposteur à haute et intelligible voix... L'honneur me sera ravi... et c'est ce que j'ai de plus cher. Mais si, dans le cas contraire, je vous ai dit la vérité sur les entreprises que vous avez entreprises, pas d'approbation, pas d'éloges... je ne les aime pas!.. Si j'ai composé ce livre, c'est par amour pour mon prochain... c'est... c'est... quatre francs!... quatre francs!... quatre francs!...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, NÉRESTAN.

NÉRESTAN.

Mensonge! fausseté! charlatanisme!

TOUS.

Hein?... Qu'est-ce donc?

NÉRESTAN.

La main ne prouve rien et je le prouve par le nez.

TOUS.

Par le nez!

NÉRESTAN.

Oui, mon système enfonce tous les autres... la phrénologie, la physiognomomie et la chiromancie... L'art de juger les hommes par le bout du nez, voilà le grand art!.. A l'inspec-

tion du nez vous voyez tout de suite à qui vous avez à faire... Le nez camard est le nez de la philosophie : Socrate, Xénophon, Ésope avaient le nez camard. Le nez panaché est celui de la pochardise : Santeuil, Rabelais, Lantara avaient le nez panaché; Roxelane avait le nez retroussé; toutes les odalisques de Mabille ont des nez à la Roxelane. Le nez pointu est le nez de la poésie; le nez plat, celui de la gourmandise ; le nez rond, celui de la finance; le nez carré, celui du barreau. C'est par le nez que tout se juge ici-bas, parce que c'est par le nez que toutes vos sensations vous arrivent!... Si quelqu'un vous déplaît, vous l'avez dans le nez; vous ne réussissez à rien sans avoir bon nez; et si vous échouez dans vos entreprises, qu'avez-vous ? Un pied de nez. Les femmes ne dominent les hommes qu'en les menant par le bout du nez... Enfin, le nez, c'est tout... il est dans tout... il se fourre partout, et si vous en doutez... (Il fait un signe, une pancarte paraît.)

Air : *Polka des buveurs.*

Je vais vous montrer des nez
Bien tournés et mal tournés,
Et, d'abord, examinez...
De Socrate voici le nez.

(Le nez de Socrate paraît sur la pancarte; il en est de même, tour à tour, pour les autres nez qu'on indique.)

Il déparait son visage ;
Mais bien vite on comprendra
Que l'on doive rester sage,
Quand on possède ce nez-là.
Pour tirer un pronostic
Intéressant le public,
Je vous montre un nez plus chic,
C'est le nez du grand Frédérick.
Ce nez s'est couvert de gloire
Dans les plaines de Rosbach ;
Il courait à la victoire,
En prenant beaucoup de tabac.
Voulez-vous voir, à présent,
Le nez d'un joyeux vivant,
Un nez des plus violets?
Voici le nez de Rabelais.
On comprend aux excroissances
De ce nez si rubicond,
Qu'il faisait plus de séances
A la guinguette qu'au sermon.
Voulez-vous, dans le pétrin,
Voir un nez contemporain?
Un nez fait pour effrayer?...
Voici le nez d'un coulissier.
Si les nez de la coulisse
Sont disproportionnés,
C'est qu' n'ayant plus d' bénéfice,

Ils ont de la bourse plein l' nez.
Voulez-vous un plus beau nez,
Des mieux conditionnés,
Et des moins enchifrenés?..
D'Hyacinthe voici le nez.
Voyez les belles narines!
Il faut un nez colossal,
Pour sentir les choses fines,
Qu'on débite au Palais-Royal.
Je puis, si vous l'ordonnez,
Vous montrer bien d'autres nez;
Mais enfin vous comprenez :
Que c'est assez parler du nez.

REPRISE EN CHOEUR.

Vraiment vous nous étonnez!
Nous parler ainsi des nez!
Mon cher, Monsieur. terminez,
Car c'est assez parler du nez!
(La pancarte disparaît ainsi que la main.)

PICHENETTE, criant très-fort.

Bouillon pour deux! et servez chaud!

NÉRESTAN, à Farambole.

Bah!... Quand le bouillon est versé...

FARAMBOLE.

Il faut le boire.

NÉRESTAN.

Allons-y!... (Ils entrent dans une maison en fredonnant le refrain précédent.)

PICHENETTE, criant.

Deux bouillons consommés, et servez chaud!.. (A ce moment, deux individus paraissent, sortant de deux établissements de bouillon. — L'un est un nègre vêtu de noir et porte une cravate blanche; l'autre a la figure blanche et porte le costume de Pierrot, dans le rôle du roi d'Yvetot du théâtre Déjazet.)

SCÈNE X.

PICHENETTE, ROSINE, AGLAÉ, DEUX NÈGRES, DEMOISELLES DE SALLE.

LE NÈGRE.

Bouillon mauvais.

LE ROI D'YVETOT.

Ah! la mauvaise cuisine!... Quel affreux bouillon!

LE NÈGRE.

Si vous, indisposé, moi, guérir vous... Hi! hi! hi! hi! hi! hi! hi! hi! (Il rit bêtement.)

LE ROI D'YVETOT.

Toi, me guérir?.. mais tu ne le peux plus... Toi, plus docteur... Hi! hi! hi! hi! (Même rire.)

LE NÈGRE.

Si moi plus docteur, toi plus amusant... toi jouer roi d'Yvetot... et roi d'Yvetot pas bon... Hi! hi! hi! hi!

LE ROI D'YVETOT.

Et toi pas savant... Hi! hi! hi! hi!..

Air : *Bonjour, mon ami Vincent.*

On disait que l' docteur noir
Faisait des cures fort belles.

LE NÈGRE.

Et que Pierrot, chaque soir,
F'sait recett's aux Foli's-Nouvelles.

LE ROI D'YVETOT.

Ton secret fut connu trop tôt.

LE NÈGRE.

C'est comm' la pièc' du roi d'Yv'tot.

LE ROI D'YVETOT.

Il faut à nos deux clientèles...

LE NÈGRE.

D'autres pièces...

LE ROI D'YVETOT.

D'autres potions.

ENSEMBLE, très-gaiement.

Ce sont deux bouillons, (*bis.*)
Ce sont deux bouillons que nous avalons.

(Ils sortent en riant beaucoup.)

LES FEMMES.

C'est un bon bouillon, (*bis.*)
Pour le roi d'Yv'tot et ce négrillon!

(Grand bruit à droite.)

ROSINE.

Qu'est-ce donc ?.. une dispute?

PICHENETTE.

Oui, c'est un gros livre qui a des gros mots avec le public.

AGLAÉ.

Un gros livre?

PICHENETTE.

Le Dictionnaire des Contemporains.

SCÈNE XI.

PICHENETTE, ROSINE, AGLAÉ, DEMOISELLES DE SALLE, LE DICTIONNAIRE, DIVERS PERSONNAGES ; puis CANARDIN.

(Le Dictionnaire arrive en courant, poursuivi par les personnages qui parlent dans la scène.)

CHŒUR.

Air : *Au galop.*

C'est affreux,
Scandaleux!
Je vous fais

Un procès,
Pour une page
Où l'on m'outrage.
Redoutez nos fureurs!
Vos articles menteurs
Ne renferment que des erreurs.

LE DICTIONNAIRE, s'ouvre et laisse voir un monsieur qui chante.

Dans mon livre, je peins
Tous mes contemporains;
Et mes contemporains
S'y trouvent très-vilains.

PREMIER MONSIEUR.

De moi vous avez dit
Que j'avais de l'esprit;
Voyez dans quelle erreur vous êtes,
Et quel tort vous me faites...
On m'a, deux mois après,
Reçu deux pièces aux Français.

UNE DAME.

Vous dites que je suis
Née en mil huit cent dix,
Moi qui, depuis quinze ans,
Dis que j'ai dix-neuf ans.

DEUXIÈME MONSIEUR.

Votre livre maudit
Attaque mon crédit...
En mil huit cent dix-neuf, vous dites
Que j'ai fait deux faillites
A Quimper-Corentin...
C'est faux! C'est en mil huit cent vingt.

UN GROS HOMME.

A mon nom, comme état,
Vous mettez avocat;
Réparez votre erreur :
Je suis restaurateur.

PICHENETTE.

Vous avez, gros sournois,
Dit qu'un soir mon bourgeois,
Chez lui, rentrant à la sourdine,
Avait, dans ma cuisine,
Surpris un grenadier!...
C'est faux! car c'était un pompier.

LE DICTIONNAIRE.

De grâce, calmez-vous!
Mon livre, au gré de tous,
Sera réimprimé...
(A part.)
Quel bouillon consommé!
(Tous poursuivent le Dictionnaire.)

REPRISE DU CHOEUR.

C'est affreux,

Scandaleux!
Je vous fais
Un procès,
Pour une page
Où l'on m'outrage.
Redoutz mes fureurs!
Vos articles menteurs
Ne renferment que des erreurs.

(Tous les personnages sortent à la suite du Dictionnaire, qui se sauve. Quand la scène est vide, entre M. Canardin.

CANARDIN, au public.

Messieurs, une affreuse nouvelle, toute récente, nous arrive de l'Amérique du nord. Le 15 du mois dernier, le célèbre acrobate Blondin veut faire une omelette sur sa corde, avec une femme sur son dos. La femme est effrayée, l'*homme l'est* aussi, et patatras! serviteur... l'homme, la femme et l'omelette disparurent. Blondin s'est noyé, ce qui prouve que ce n'était pas un canard. Une larme à Blondin, Messieurs, s'il vous plaît!.. Au changement!... (Il sort.)

QUATRIÈME TABLEAU.

Le décor change et représente les démolitions de la Cité.— On voit le Prado aux trois quarts démoli. — La vieille enseigne en planches, sur laquelle était écrit : *Prado*, est à terre, appuyée sur le bâtiment.—Au-dessus de la porte ronde se lisent ces mots : *Théâtre du Palais-Variétés*, gravés dans la pierre de taille.

SCÈNE XII.

LE PÈRE LANTURLU, vieil invalide.

(Il entre en chantant.)
Les poissons et les jeunes filles,
Je les prends tous dans mes filets.

Ah çà! je chante... mais n'oublions pas la consigne... ne point laisser enlever les *matéraux*, et veiller à ce que les chiens ne déshonorent pas la guérite... connu! connu! Que diable! je ne suis pas né d'hier... En abat-on de ces vieilles masures!.. Dire tout de même que v'là soixante-quinze ans que je suis né dans la rue aux Fèves, en pleine Cité, et qu'aujourd'hui, en fait de Cité et de rue aux Fèves, n'y a plus que le père Lanturlu de debout dessus ses fondations... Hé! hé! hé! hé! (Il rit.) Ma parole d'honneur! c'est extraordinaire!

CHLOÉ, du dehors.

Lauturlu! Lanturlu!

LANTURLU.

C'est la voix de Chloé, mon épouse.

CHLOÉ.

Eh ben, oùs que t'es donc?

LANTURLU.

Par ici, Chloé, par ici, ma bichette!

SCÈNE XIII.

LANTURLU, CHLOÉ, entrant.

CHLOÉ, un panier au bras.

Ah! quel satané chemin!.. j'ai manqué dix fois de renverser ta soupe.

LANTURLU.

Fichtre! t'as ben fait de manquer... je ne badine pas avec la soupe... surtout, quand elle est aux choux.

CHLOÉ.

Tenez, gros gourmand... le v'là, vot' potage.. avalez-moi ça... (Elle lui donne une petite soupière.)

LANTURLU, qui s'assied sur une grosse pierre et se met à manger.

Attention!.. fixe et alignement!..

CHLOÉ, qui regarde autour d'elle.

Ce que je ne peux pas avaler, moi, c'est de ne plus retrouver mon chemin dans ces quartiers, où j'ai dépensé ma jeunesse... (Avec un soupir.) Ma belle jeunesse!

LANTURLU.

C'est pourtant vrai que nous avons été jeunes!.. Dis donc, Chloé... te rappelles-tu la rue de la Calandre?..

CHLOÉ.

Une petite ruelle bien sombre.

LANTURLU.

Où je te rencontrais le soir, à la brune... il faisait un noir, que le diable y aurait perdu son chemin! C'était fort drôle! (Riant.) Hé! hé! hé!

CHLOÉ.

Voulez-vous bien vous taire, Adolphe... si l'on vous entendait...

LANTURLU.

Ah! c'était une fameuse rue pour les amoureux.

CHLOÉ, regardant les ruines du Prado en poussant un soupir.

Sais-tu ben ce que je regrette le plus, moi? C'est le Prado.

LANTURLU, se levant et lui rendant la soupière.

Le Prado? Chloé, seriez-vous une balocharde, par hasard?

CHLOÉ.

Je ne parle pas du Prado oùs qu'on dansait; je pense à celui de notre jeunesse, oùs qu'on y jouait la comédie...

LANTURLU.

Ah! oui, le théâtre du Palais-Variétés, oùs qu'a débuté ce farceur de Brunet.

CHLOÉ.

Et cet aut' farceur de Tiercelin...

LANTURLU.

Tiercelin!.. Chloé, je vous prie de ne pas me rappeler vos égarements.

CHLOÉ.

Que voulez-vous dire, Adolphe?

LANTURLU.

Ta, ta, ta, ta... Vous l'aimiez trop, M. Tiercelin.

CHLOÉ.

Par exemple!..

LANTURLU.

Même qu'une nuit vous avez rêvé de lui tout haut, après l'avoir vu dans *le Chaudronnier de Saint-Flour*... même que vous lui disiez, en rêvant, que vous étiez une jeune casserole, et que vous aviez besoin d'être rétamée.

CHLOÉ.

Laissez-moi donc avec vos bêtises... vous feriez mieux de vous ressouvenir que c'est à ce théâtre que vous m'avez fait votre première déclaration.

LANTURLU.

C'est pourtant vrai... Ah! dame! à c't' époque-là... je ne pensais qu'à toi... tu ne pensais qu'à moi.

CHLOÉ.

Et j'y pense encore, vieux mauvais sujet... que j'ai là votre petite goutte de cognac...

LANTURLU.

Non, merci, Chloé... j'ai mieux que ça à t'offrir.

CHLOÉ.

Mieux que ça?

LANTURLU, retirant une bouteille de sa poche. — Chloé prend un verre dans son panier.

Oui, une bouteille de vin trouvée dans les démolitions de l'hôtel de Chevreuse.

CHLOÉ.

Du vieux vin!

LANTURLU.

Air de Donvé.

Ils ne sont plus nos jours de fête!
Mais à tout âge on est heureux;
Et ce passé, que je regrette,
Déjà disparaît à mes yeux. } (*bis.*)
Vidons, ma vieille,
Cette bouteille,
En souvenir (*bis.*) de notre hymen:
Un petit doigt d' vin,

Qui nous met en train,
Donne à la vieillesse
Retour de jeunesse.
Drelin din din, din,
Buvons, ma vieille, un p'tit doigt d' vin!

CHLOÉ.

Même air.

Autrefois, vous étiez solide,
Vous m'aimiez, et vous l'disiez bien;
Maint'nant vous êtes invalide, } (*bis.*)
Et vous ne me dites plus rien.

LANTURLU, parlant.

Si fait, Chloé, je te dis: (Reprenant l'air.)

Vidons, ma vieille,
Cette bouteille,
En souvenir (*bis.*) de notre hymen.

ENSEMBLE.

Un petit doigt d' vin,
Qui nous met en train,
Donne à la vieillesse
Retour de jeunesse.
Drelin din din, din,
{ Verse, ma vieille, un p'tit doigt d'vin.
{ Vous n'aimez plus qu'un p'tit doigt d'vin.

LANTURLU.

Tiens, avant que le Prado ne disparaisse tout entier, faut que je t'embrasse!

CHLOÉ.

En pleine rue... par exemple! Vous redevenez trop jeune, monsieur Lanturlu...

LANTURLU.

Oh! je suis encore vert.

CHLOÉ.

Calmez-vous et digérez votre potage... Vous avez du vin, du tabac... c'est de quoi satisfaire toutes vos passions. A demain!... (Elle sort.)

LANTURLU, à la cantonade.

Au revoir, Chloé... Etait-elle jolie, c'te créature-là, quand elle n'était pas vieille!... Quelle taille! quelle tournure! et tout, quoi! Mais, à c't' heure. (Chantant.)

Les lauriers sont coupés.
Tra, la, la, la, la, la.

Après ça, vous me direz: on ne peut pas *t-être* et avoir z-été (Se versant un verre de vin.) Bah! buvons au passé, et buvons au vieux Paris de ma jeunesse! (Il boit d'une rasade.) C'est drôle ça!... (Il regarde autour de lui.) Il me semble que rien n'est changé... Mais oui... il me semble que je revois mon petit Prado d'autrefois.

SCÈNE XIV.

LANTURLU, LE PRADO, sous les traits d'un petit génie, sortant d'un tas de décombres.

LE PRADO.

Air de *Renaudin de Caen.*

Tu m'as appelé, me voilà!
Mon histoire fut singulière,
Et je vais, pour te satisfaire,
Te conter cette histoire-là :
Érigé par de vieux chanoines,
Chez moi l'on riait peu souvent;
Le Prado, bâti par des moines,
Commença par être un couvent;
Mais quatre-vingt-onze arriva,
Et, sous un aspect plus folâtre,
Le couvent devint un théâtre,
Où plus d'un acteur s'illustra.
Bosquier, Tiercelin, Brunet même,
Qui furent mes enfants gâtés,
Ont chez moi reçu le baptême
Pour grandir aux Variétés.
Enfin le Prado, si moral,
Si vertueux à son aurore,
Devait se transformer encore :
Le théâtre devint un bal.
A Bosquier succéda Frisette,
A Tiercelin Nini Friquet,
Et mainte joyeuse brunette
Remplaça le joyeux Brunet.
Du quartier Latin, le Prado
Fit danser toutes les jeunesses...
Que de soupirs, que de caresses
Ont scandalisé Pilodo!
N'obéissant qu'à son caprice,
Tout danseur prenait son élan;
Devant le Palais de Justice
On osa danser le cancan.
Aussi, vois mon triste destin :
Pour avoir trop dansé, peut-être,
Le Prado vient de disparaître
Comme le vieux quartier Latin.
On a démoli la Chaumière,
Ravagé le Château des Fleurs,
La morale en peut être fière,
Mais la gaîté verse des pleurs.
Enfin, c'en est fait pour toujours
Des bals où le chagrin s'oublie!
Plus de danses, plus de folie!
Plus de plaisirs et plus d'amours!

SCÈNE XV.

LES MÊMES, LE CONCERT MUSARD, LE CASINO DE LA RUE CADET, qui sortent aussi de dessous terre.

LE CONCERT.

Qui est-ce qui dit : plus de gaîté?

LE CASINO.

Qui est-ce qui dit : plus de folie?

LANTURLU.

Ah çà! ils sortent tous des décombres !

LE CONCERT.

Les plaisirs sont aux Champs-Élysées...

LE CASINO.

Les amours habitent la rue Cadet.

LANTURLU.

Ils auraient déjà changé de domicile !

LE PRADO.

Qui donc êtes-vous?

LE CONCERT.

Le nouveau concert Musard.

LE CASINO.

Moi, le nouveau casino de la rue Cadet.

LE PRADO.

Deux remplaçants! Déjà!

LE CONCERT.

Oui, mon cher, tu es remplacé et surpassé.

LE CASINO.

Ma salle de bal est un palais!

LE CONCERT.

Mon concert un bouquet de fleurs. A moi les plaisirs de l'été!

LE CASINO.

A moi, les joies folles de l'hiver!

LANTURLU.

Et vous espérez faire oublier le Prado?

LE CONCERT.

Si nous l'espérons!... Quand il n'y aurait pour cela que ma nouvelle *Polka des Baisers.*

LE PRADO.

La Polka des Baisers!

LE CONCERT.

Tu ne la connais pas?.. Je vais te l'exécuter...

LE CASINO.

Et moi, te la danser.

LE CONCERT, s'adressant à l'orchestre.

A moi, mes musiciens!..

LE CASINO.

A moi, mes danseurs et mes danseuses!.. (L'orchestre joue l'air de *la Polka des Baisers*, sur un signe du Casino. Le théâtre change et représente un beau jardin. Alors, on voit entrer un quadrille, avec des costumes originaux et gracieux, qui exécute *la Polka des Baisers*.

CINQUIÈME TABLEAU.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, DANSEURS ET DANSEUSES.

DANSE.

(Lorsque le quadrille est fini, une musique militaire se fait entendre.)

LANTURLU.

Qu'est-ce encore que cela? on dirait une musique militaire?

LE PRADO.

Ce sont nos soldats qui reviennent d'Italie.

LANTURLU, enthousiasmé et tirant son briquet.

Arrière les polkeurs et les polkeuses!.. décampez et plus vite que ça... (Tous les personnages allégoriques se sauvent.) Nos troupes qui rentrent dans la capitale!.. Ah! mille briquets! plus souvent que je vas rester dans les platras... plus souvent!..

Air du *Pas redoublé*.

En s' battant comme ils se battaient,
Ces jeunes gens, naguères,
Nous ont bien prouvé qu'ils étaient
Les enfants de leurs pères.
En admirant ces gaillards-là,
Je vais, je le proclame,
Rajeunir de trente ans, et ça
F'ra plaisir à ma femme.

En avant, pas accéléré... arche!.. (Il sort. Le décor change et représente une rue. On voit traverser des promeneurs, des étrangers et des provinciaux qui se heurtent en traversant le théâtre. Puis, on voit entrer un Anglais, avec un commissionnaire, qui porte une Anglaise sur ses crochets.)

SIXIÈME TABLEAU.

SCÈNE XVII.

UN ANGLAIS, UNE ANGLAISE, UN COMMISSIONNAIRE.

L'ANGLAIS.

Pas si vitement... pas si vitement... vous pourriez casser milady...

LE COMMISSIONNAIRE, avec l'accent auvergnat.

Oh! fichtra!.. gnia point de danger.

L'ANGLAIS.

Je avais loué deux guinées à vous le dos à vous... retournez-vous que je cause avec milady...

LE COMMISSIONNAIRE.

Volte fache... très-bien!.. (Il se retourne vivement. Milady s'évente.)

L'ANGLAIS.

Comment trouvez-vous... vous?..

MILADY.

Oh! very well.

L'ANGLAIS.

On demandait à nous mille francs pour louer à nous une fenêtre dans le quatrième étage, pour voir la rentrée des troupes sur le boulevard.

LE COMMISSIONNAIRE, se retournant brusquement.

Et vous avez loué mon rez-de-chaussée pour moins cher que cha, pas vrai?..

L'ANGLAIS.

Oh! retournez-vous... vitement.

LE COMMISSIONNAIRE.

Volte fache... très-bien! (Il se retourne vivement.)

L'ANGLAIS.

Air anglais (Bouffes-Parisiens.).

O Paris! Paris! c'est étonnant,
Vraiment!
Sitôt qu'on entend
Marcher un régiment,
Les cœurs, à l'instant,
Suivent tambour battant,
Et battent toujours
Plus fort que les tambours.
O Paris! Paris! de Magenta,
Déjà,
Tu vois revenir tes triomphants
Enfants,
Comme de l'Alma
Et de Balaclava,
D'Inkermann, Malakof, Sébastopol, et cœtera.

(Ici le commissionnaire sort, emportant milady. L'anglais continue sans s'apercevoir de son départ.)

O Paris! Paris! c'est étonnant,
Vraiment! etc.

(Se retournant. Parlé.) Oh! le commissionnaire, il avait chipé mon milady. (Il sort vivement.)

SEPTIÈME TABLEAU.

Le décor change et représente une vue du boulevard le jour de la rentrée des troupes d'Italie. — Les fenêtres des maisons, les boutiques, le boulevard, les arbres sont encombrés de monde. — Une musique militaire se fait entendre et le défilé semble commencer.

—

SCÈNE XVIII.

(Une compagnie de zouaves entre précédée d'une chèvre, d'un chien de régiment et des sapeurs, littéralement couverts de bouquets, de couronnes et de guirlandes; ils paraissent au bruit des applaudissements, et ils traversent le théâtre sous une pluie de fleurs, tambours et clairons en tête.)

ACTE DEUXIÈME.

HUITIÈME TABLEAU.

Un jardin immense rempli de fleurs exotiques et d'un aspect féerique.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

LA REINE PICOTINE, BOURDONNANTE, AIGUILLONNETTE, ÉMERAUDINE, PLUSIEURS AUTRES GUÊPES.

(Au lever du rideau, les guêpes poursuivent plusieurs individus qui se sauvent devant elles. Parmi ces individus, on remarque une dame avec une énorme crinoline, un homme habillé en charlatan; un garçon de magasin portant des paquets d'étoffes; un autre portant une oriflamme sur laquelle est écrit : « Grand rabais. »)

Air : *Joyeux tourbillons.* (DÉLASSEMENTS. ESCARCELLE D'OR.)

Guêpes, bourdonnons,
Suivons, poursuivons,
Mordons et piquons
Bourdons et frelons.
Que tout notre essaim
Pique sur son chemin,
Et qu'il s'étende enfin
Sur tout le genre humain.

BOURDONNANTE, poursuivant avec deux autres guêpes un homme habillé en folie et portant une pancarte, sur laquelle on lit : *La Silhouette*, journal.

O toi, nouvelle Silhouette,
A tout piquer je te vois prête.

Sois donc, trop piquante gazette,
En ce jour
Piquée à ton tour.
(Toutes se remettent à poursuivre la Silhouette et la mettent en fuite.)

CHŒUR.

Guêpes, bourdonnons, etc.

(Aiguillonnette et deux autres guêpes poursuivent un vieil Amour qui porte perruque, lunettes vertes et parapluie.)

AIGUILLONNETTE.

Et toi, qui sur l'amour volage
As fait un aussi triste ouvrage,
Pour t'apprendre à devenir sage,
Reçois ce piquant châtiment.

(Aiguillonnette le pique, l'Amour pousse un cri : Ah ! aïe ! et se sauve. — Reprise des courses et du chœur.)

CHŒUR.

Guêpes, bourdonnons, etc.

PICOTINE, poursuivant un Chinois.

Toi, vieux magot, vieille machine,
Qui nous défends d'entrer en Chine,
Tant pis pour toi si l'on t'échine!
Malheur au Pékin
de Pékin.
(On poursuit le Chinois et on le chasse.)

REPRISE DU CHŒUR.

Guêpes, poursuivons, etc.

AIGUILLONNETTE.

Ouf! je n'en puis plus!..

ÉMERAUDINE.

Que de peines!.. que de travail!..

BOURDONNANTE.

Reposons-nous un peu.

PICOTINE.

Déjà fatiguées!.. nous, les nouvelles guêpes de 1859!

AIGUILLONNETTE.

Écoutez donc, l'année a été assez fertile en ridicules et en extravagances.

ÉMERAUDINE.

Oh! pas plus que les autres.

BOURDONNANTE.

Les années se suivent et se ressemblent toutes.

PICOTINE.

Il s'agit de justifier la confiance de notre père, car... vous n'ignorez pas qu'il compte sur nous.

AIGUILLONNETTE.

Notre père!.. il avait bien besoin de nous envoyer à Paris, nous étions si bien en Italie.

ÉMERAUDINE.

Dans notre jolie villa.

BOURDONNANTE.

Ah! dame! il est jardinier, et il aura craint pour ses fruits et pour ses fleurs.

PICOTINE.

C'est vrai.

Air de *Risette*. (Couderc.)

Notre père est un malin;
Il tremblait pour son jardin
Près de Nice.
Notre essaim l'embarrassait :
Des guêpes il connaissait
La malice;
Et, pour préserver ses fleurs,
Dont il trouvait les couleurs
Moins brillantes,
De Nice il nous exila,
Et dans Paris nous voilà!
Les guêpes prospèrent là,
Quand elles sont bien piquantes.

CHŒUR.

De Nice il nous exila, etc.

AIGUILLONNETTE.

DEUXIÈME COUPLET.

Notre père a de l'esprit,
Nous répétons ce qu'il dit,
Et ça pique...
Ça pique le charlatan,
L'imbécile, l'intrigant,
L'excentrique;
Ça pique mille vertus
Se fardant pour être plus
Séduisantes.
Partout il nous introduit,
Partout on nous applaudit;
Car c'est grâce à son esprit
Que nous sommes si piquantes.

CHŒUR.

Partout il nous introduit, etc.

(Entre Gandinet qui regarde au fond avec un pince-nez.)

PICOTINE.

Ah! mes sœurs, regardez donc!..

ÉMERAUDINE.

Ah! le drôle de monsieur!..

BOURDONNANTE.

Encore une victime!..

AIGUILLONNETTE.

Laissons-la s'approcher.

SCÈNE II.

LES MÊMES, à l'écart; GANDINET, avec une mise de mode excentrique.

GANDINET, à la cantonade.

John, passez au *Journal des Modes*, et apportez-moi aujourd'hui le numéro de demain. (Consultant sa montre.) Déjà quatre heures, et je suis attendu au congrès des tailleurs, où doit s'agiter la question des pantalons collants pour cet hiver... Hâtons-nous... hâtons-nous. (Toutes les guêpes l'entourent.)

LES GUÊPES.

Ah! le charmant costume!..

GANDINET, ricanant bêtement.

Vrai, Mesdemoiselles... vous me trouvez bien mis?.. Hi! hi! hi! hi!..

PICOTINE.

Mis comme on ne se met pas.

GANDINET.

Oui, dernier genre, dernier ton, dernière mode : chapeau capsule, chemise plastron, cravate lilliputienne, gilet Solferino, pantalon canon rayé, sous-pieds hygiéniques, bottes à la Bastien, pardessus Mac-Farlane et gants peau de chien.

BOURDONNANTE.

Ah! le ravissant pardessus!

PICOTINE.

Et quel beau collet!

GANDINET, se retournant.

Il n'y en a pas par ici.

PICOTINE.

C'est vrai; il n'y en a que la moitié.

AIGUILLONNETTE.

C'est un trompe-l'œil.

ÉMERAUDINE.

Il est charmant!

AIGUILLONNETTE.

Très-distingué!

GANDINET.

C'est joli, pas vrai? Eh bien, vous ne devineriez jamais à quel quiproquo il vient de m'exposer.

Air : *Les cinq Codes que je me flatte.*

Je rencontre une dame en route,
Elle me dit : Si vous n'êtes pas pris,
Je vous prends, et puis elle ajoute :
Menez-moi faubourg Saint-Denis.
J'offre mon bras, mais, à ce simulacre,
Elle semble s'effaroucher;
Cette dame attendait un fiacre
Et m'avait pris pour le cocher. (*bis.*

Mais pardon, il faut que je vous quitte, l'amour m'appelle ailleurs. Je suis épris de l'adorable fille d'un célèbre orphéoniste, je vais la demander en mariage, et j'espère qu'avec un pareil chic...

TOUTES LES GUÊPES.

Air de J. NARGEOT.

Piquons, piquons, piquons,
Piquons cette caricature...
Oui, prenons-lui mesure
Avec nos aiguillons.

GANDINET, effrayé.

Vous riez, je présume !

PICOTINE, le piquant.

Est-on plus sot que toi ?

GANDINET, parlé.

Aïe ! (Reprenant vite l'air.)
Moi, sot ! quand mon costume
Sort de chez Dusautoy !..

CHŒUR.

Piquons, etc.

(Les Guêpes font fuir Gandinet et elles vont sortir à sa suite, lorsqu'on entend du côté opposé une voix s'écrier :)

UNE VOIX.

Ma nièce, ma nièce ! ne vous éloignez pas !

SCÈNE III.

PICOTINE, AIGUILLONNETTE, BOURDONNANTE, ÉMERAUDINE, GUÊPES, RABOULOT, UNE JEUNE FILLE, UN OURS.

(Un monsieur entre en scène ayant à son bras une jeune fille, et à l'autre un ours.)

RABOULOT.

Air connu.

Eh ! flon flon flon larira dondaine,
Et gai gai gai,
Larira dondé.
Ma nièce est fort jolie
Et mon ours n'est pas mal :
Quelle bonne folie
Pour le Palais-Royal !
Eh ! flon, etc.

BOURDONNANTE.

Quel est ce monsieur, avec sa nièce et son ours ?

RABOULOT.

Je suis Raboulot, du théâtre de la Montansier, je fourre dans un malle ma nièce que voici, et l'on y trouve mon ours que voilà. Alors on y glisse mon ours que voici, et on y retrouve madame Thierret et le nez d'Hyacinthe, qui ne sont pas là ; puis je perds ma nièce et je perds mon ours, dont les pattes renfermaient toute ma fortune, mais bientôt je retrouve

ma nièce et mon ours, j'ai un grand succès et je touche de gros droits d'auteur... (Il se frotte les mains.)

LA NIÈCE, d'un air doux et naïf.

Il est embêtant, mon oncle, n'est-ce pas ?

RABOULOT.

Ma nièce !...

L'OURS, grognant.

Ron... ron...

RABOULOT, lui allongeant un coup de pied.

Tu vas te taire, toi ?

PICOTINE.

Pardon, Monsieur, que venez-vous faire ici, s'il vous plait ?

RABOULOT.

Je cherche un nouveau plan pour un nouveau vaudeville.

Même air.

Tout entier à ma pièce,
J'ai quitté mon bureau,
Et la clef de ma caisse
Pour la clef du caveau.
Eh ! flon flon flon larira dondaine,
Et gai gai gai,
Larira dondé.

LA NIÈCE.

N'est-ce pas qu'il est embêtant, mon oncle ?

RABOULOT.

Encore !

L'OURS, grognant.

Brou !...

RABOULOT, avec un coup de pied au derrière.

Veux-tu te taire quand je chante.

PICOTINE.

Alors vous êtes un auteur dramatique ?

RABOULOT.

Un peu, beaucoup, passionnément !

Même air.

J'ai fait un vaudeville
Applaudi tous les jours,
Avec M. Clairville
Qui seconnalt en ours.
Eh !n flonflon la rira doidaine,
E gai gai ga,
Larira dondé.

PICOTINE.

Ingrat ! et vous oubliez la réclame, qui a fait votre succès !

LES GUÊPES.

Air de J. Nargeot.

Piquons, piquons, piquons,

Piquons l'oncle, l'ours et la nièce.
Oui, sans cesse,
Faisons
Sentir nos aiguillons.

RABOULOT, qui dans la bagarre a perdu sa nièce et son ours.
Ah! j'ai perdu ma nièce!
Ah! j'ai perdu mon ours!

PICOTINE.
Si l'ours est votre pièce,
Votre pièce est un ours.

TOUTES.
Piquons, piquons, piquons, etc.
(Elles poursuivent et chassent Raboulot.)

UNE VOIX, au dehors.
Allez, allez, marchez !... Je trouverons bien l'adresse.

PICOTINE.
Encore des nouveaux venus.

AIGUILLONNETTE.
Ou plutôt une nouvelle venue, une paysanne.

BOURDONNANTE.
Eh! c'est *la Pénélope normande!*

SCÈNE IV.

LES GUÊPES, LA PÉNÉLOPE NORMANDE, un petit paquet au bout d'un bâton.

Air connu.

J'arrivons de notr' village,
J' suis au terme du voyage,
A Paris me v'là...
Ici, oui-da,
J' vas faire du tapage!

Salut, la compagnie !

PICOTINE.
Bonjour Pénélope.

PÉNÉLOPE.
Tiens ! vous connaissez mon nom ?

BOURDONNANTE.
Certainement, puisque nous sommes sœurs.

LA PÉNÉLOPE.
Ah bah !... Tant mieux !... Bonjou, petites sœurs, bonjou... Papa va bien, et ses fraises aussi.

AIGUILLONNETTE.
Mais où vas-tu comme ça ?

LA PÉNÉLOPE.
Au Vaudeville, oùs que j'espère ben faire jaser de moi, car on ne m'a point surnommée la Pénélope normande pour des prunes, oui-da... ni pour des pommes de Normandie.

PICOTINE.

Aïe ! aïe ! je crains bien que tu ne sois pas sage et fidèle comme la femme d'Ulysse !

LA PÉNÉLOPE.

Je ne suis point sage du tout... mais ça n'empêche point d'être fidèle, ça...

TOUTES.

Ah bah !

LA PÉNÉLOPE.

Je fais des traits à mon mari, oh ! mais là, aux oiseaux !... Le pauv' cher homme en a tant par-dessus la tête, qu'il ne pourrait plus passer sous l'Arche de Triomphe.

TOUTES.

Oh !

BOURDONNANTE.

Mais alors, pourquoi t'appelle-t-on la Pénélope ?

AIGUILLONNETTE.

Est-ce que tu défais la nuit ce que tu as fait le jour ?

LA PÉNÉLOPE.

Non, c'est le contraire.

Air de *Couderc*. (ROSALINDE.)

De Pénélope on parla,
Un' femm' qui, pour rester sage,
Fait et défait tant d'ouvrage...
Personne n'avait vu ça.
Tra déri déra,
Cette histoire était fort belle,
Tra déri déra.
La mienne est plus naturelle;
J' vas vous raconter *la Pénélope nouvelle*,
Tra déri déra, tra déri déra.

DEUXIÈME COUPLET.

Un jour, un' fille naquit
Dans le fond d' la Normandie...

(Ici l'actrice s'interrompt et paraît prise subitement d'un mal qu'elle ne peut surmonter.)

PICOTINE.

Eh bien ?

ÉMERAUDINE.

Elle pâlit !

BOURDONNANTE, comme s'adressant à l'actrice.

Qu'as-tu donc ?...

LA PÉNÉLOPE.

J'ai... j'ai.... c'est étrange. (Faisant un effort. — Chantant.)

Un jour, un' fille naquit
Dans le fond, etc.

(Elle s'évanouit.)

AIGUILLONNETTE.

Elle se trouve mal... (On a fait rouler un banc de gazon au milieu de la scène, on y dépose la Pénélope.)

TOUTES.

Ah! mon Dieu!

PICOTINE.

Évanouie!... (S'adressant au public.) Pardon, Messieurs, est-ce qu'il n'y aurait pas un médecin dans la salle?

DEUX DOCTEURS, montant en même temps des deux côtés de l'orchestre.

Si fait, si fait, attendez, me voilà.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE DOCTEUR ALLO et LE DOCTEUR HOMŒO. Ils arrivent en même temps auprès de la malade.

LE DOCTEUR ALLO, à l'autre.

Ah! pardon, j'ignorais...

LE DOCTEUR HOMŒO.

Du tout, confrère, je vous en prie...

LE DOCTEUR ALLO.

Je n'en ferai rien.

HOMŒO.

Ni moi non plus...

ALLO.

Alors...

HOMŒO.

Alors... (Ils s'éloignent tous les deux de la malade et s'apprêtent à redescendre.)

PICOTINE.

Eh bien! vous partez tous les deux? et la malade!

LES DEUX DOCTEURS.

Ah! c'est juste.

ALLO.

Je vous en prie, docteur.

HOMŒO.

C'est donc pour vous obéir. (Il tire de sa poche un de ces tout petits tubes de verre dans lesquels on met les globules homœopathiques.)

ALLO.

Que faites-vous donc?

HOMŒO.

Je sais ce qu'il lui faut.

ALLO, à part.

Un homœopathe!... Oh! alors je vais aller chercher ma pharmacie, j'arriverai toujours à temps! (Il sort.)

LES GUÊPES.

Dépêchez-vous, docteur, dépêchez-vous.

HOMŒO.

Voilà... voilà... je le tiens... Ah! mon Dieu!

TOUTES.

Qu'y a-t-il?

HOMŒO.

Je l'ai laissé tomber.

TOUTES.

Quoi donc?

HOMŒO.

Mon globule.

BOURDONNANTE.

Prenez-en un autre.

HOMŒO.

Je n'en ai plus sur moi.

AIGUILLONNETTE.

Alors, cherchons-le. (Toutes se penchent et cherchent à terre.)

CHŒUR.

Air : *la Chaleur.*

Cherchons bien (*ter.*)
Le remède homœopathique.
C'est unique,
Ici, nous cherchons bien,
Et pourtant nous ne trouvons rien.

PICOTINE.

Ah! mes sœurs...

TOUTES, joyeuses.

Le voilà!

PICOTINE.

Non, ce n'est pas ça.

BOURDONNANTE.

Docteur, aidez-nous.

HOMŒO.

Je cherche avec vous.

PICOTINE.

Vous cherchez? Eh bien!
Voyez-vous?

HOMŒO.

Eh bien,
Je vois que je ne vois rien.

PICOTINE.

C'est absurde cela,
Ce remède-là
Peut valoir fort cher...
Mais, quand il se perd,
Avant de finir
Par le découvrir,
Le malade peut mourir.

REPRISE.

Cherchons bien, etc.

ALLO, du dehors.

Attendez, attendez, me voilà !

HOMOEO.

C'est mon confrère l'allopathe ; vite, courons chercher d'autres globules, je serai de retour avant qu'il n'ait administré ses drogues... (Il s'éloigne.)

ALLO.

Par ici, par ici ! (Il paraît avec trois domestiques qui portent d'énormes bocaux sur lesquels on lit : « Manne, séné, magnésie, rhubarbe, sangsues, etc. »)

AIGUILLONNETTE.

A la bonne heure ! voilà des remèdes qui ne peuvent pas s'égarer.

ALLO.

Oh ! avec moi, on en a pour son argent. J'arrive encore à temps et mon ignorant confrère m'a cédé la place.

LES GUÊPES.

Vite, docteur, agissez...

ALLO.

Voyons le pouls... (Il tâte le pouls de la Pénélope.)

LES GUÊPES.

Eh bien ?

ALLO.

C'est grave ! Diable, diable, diable, je voudrais bien voir sa langue.

PICOTINE.

Il est plus curieux que l'autre.

ALLO.

J'aurais besoin de connaître sa langue.

AIGUILLONNETTE.

Elle parle normand.

HOMOEO, accourant.

Me voici de retour !

ALLO.

Il est trop tard, confrère, j'ai entrepris la malade.

HOMOEO.

Ah ! la malheureuse !... Achevez-la, confrère, achevez-la.

ALLO.

Que voulez-vous dire ?

HOMOEO.

Que vous allez l'empoisonner avec vos misérables drogues

ALLO, riant.

A merveille ! Monsieur, préfère-t-il employer son charbon pilé ou sa poudre de coquilles d'huîtres ?

HOMOEO.

Cela vaudrait bien vos saignées et vos emplâtres abominables.

ALLO.

Mais autant donner à vos malades des pilules de mie de pain.

HOMŒO.

Tenez, vous n'êtes qu'un routinier!

ALLO.

Et vous, un illuminé. Car enfin, qu'est-ce que l'homœpathie, Monsieur?.. L'art de tuer un malade sans le soigner...

HOMŒO.

Qu'est-ce que l'allopathie, Monsieur? L'art de tuer un malade en le soignant.

LA PÉNÉLOPE, *se levant.*

Ah! mais, dites donc, dites donc, si c'est comme ça, j'aime autant me guérir toute seule, da.

TOUTES.

Ah!

PICOTINE.

Ça va donc mieux?

LA PÉNÉLOPE.

Je ne me suis jamais trouvée mal.

TOUS ET TOUTES.

Ah bah!

LA PÉNÉLOPE.

Je ne me souvenais pas de mon couplet, et pour me tirer d'embarras, j'ai fait semblant de m'évanouir.

ALLO.

Se jouer ainsi de la Faculté.

HOMŒO.

Oser berner un disciple d'Hanheman!

ALLO.

Oh! si l'on n'avait berné que vous!

HOMŒO.

Que moi?

ALLO.

Un système absurde! le système des infiniment petits.

HOMŒO.

Qu'importe! si les infiniment petits font, avec le centième du quart du millionnième d'un grain, de plus grandes choses que tous vos bocaux.

ALLO.

Mais à ce compte-là, moins on met de sel dans un œuf, plus il est salé; moins on met d'esprit dans une pièce, plus elle est spirituelle.

HOMŒO.

Ne faites pas de mots, Monsieur, puisque vous êtes incapable de les guérir.

ALLO.

Et vous, Monsieur, continuez à réduire en poudre les écailles d'huîtres. Ah! ce sont vos clients, qui sont des huî-

tres ! Après cela, vous me direz : *Similia, similibus curantur.*

HOMOEO.

Monsieur !

ALLO.

Monsieur !

HOMOEO.

Air de *Paris à cinq heures du matin.*

Ah ! c'est trop d'injures !
ALLO.
C'est trop d'impostures !
HOMOEO.
Lorsque tant de cures
Prouvent mon talent.
ALLO.
Chacun vous condamne.
HOMOEO.
Taisez-vous, profane !
Vous êtes un âne.
ALLO.
Et vous un charlatan !
TOUS DEUX.
Semblable outrage !
Ah ! dans ma rage...
Allons, courage,
Avançons d'un pas...
Et face à face
A cette place...

PICOTINE ET AIGUILLONNETTE, les séparant.

Messieurs, de grâce,
Ne vous battez pas !
AIGUILLONNETTE.
Certes, la science,
Souveraine en France,
Guide et récompense
Ses nobles enfants.
Mais tous vos systèmes
Sont de vrais problèmes.
Il faudrait vous-mêmes
Fixer vos clients.
Pour l'allopathe,
Fils d'Hyppocrate,
L'homœopathe
Est un charlatan !
PICOTINE.
Peu diplomate,
L'homœopathe
De l'allopathe
En dit tout autant.

AIGUILLONNETTE.

On nous persuade,
On nous dissuade,
Et chaque malade
Se voit ballotté...

PICOTINE.

Par l'allopathie,
L'homœopathie
L'hydrothérapie
Et l'électricité.

AIGUILLONNETTE.

Quand l'un vous baigne,
L'autre vous saigne;
Chacun enseigne
Un philtre secret.
On vous tiraille,
On se chamaille,
On crie, on braille
A votre chevet.
Ah! Dieu! si Molière
Revenait sur terre,
Docteurs, quelle guerre!
Mais, hélas! hélas!
Sans craindre de guerre,
Vous pouvez tout faire:
Un nouveau Molière
Ne renaîtra pas.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

LES DEUX DOCTEURS.

Parler de Molière!
Je crains peu la guerre
Qu'il pourrait me faire.
Grâce à son trépas,
Aujourd'hui, sur terre,
Je règne et j'espère
Qu'un nouveau Molière
Ne renaîtra pas.

LES GUÊPES.

Ah! Dieu! si Molière
Revenait, etc.

(Les docteurs sortent poursuivis par les Guêpes. — Canardin arrive, tenant dans ses mains un immense journal qui le cache tout entier. — On peut lire le titre qui est en tête; c'est le nouveau journal publié à New-York: *La Quadruple Constellation.*)

SCÈNE VI.

CANARDIN, seul.

C'est inimaginable! c'est incroyable! Messieurs, j'avais eu la douleur de vous annoncer que le célèbre acrobate Blondin

avait perdu la vie, sa femme et son omelette, et qu'on n'entendrait plus parler d'eux. Eh bien ! voilà un nouveau journal de New-York, *la Quadruple Constellation*, le plus grand journal connu, et je lis à la trente-deuxième colonne de la quatrième page : que Blondin vient d'être engagé au Palais-Royal pour remplacer M. Grassot... Ce comique ébouriffant ne pouvant être remplacé, je conclus que Blondin n'est qu'un affreux canard! Il y a des journaux bien légers, et des abonnés bien bêtes! j'en suis un. Agréez mes salutations les plus empressées. (Il salue et sort en disant :) Au changement! (Le théâtre change et représente une grande salle. On lit au-dessus de la porte du fond : « Rigolo, professeur orphéoniste. Ici l'on ne parle qu'en chantant. »)

NEUVIÈME TABLEAU.

SCÈNE VII.

RIGOLO; puis et successivement UNE BONNE, MADAME RIGOLO, MADEMOISELLE RIGOLO, UN PORTEUR D'EAU, GANDINET, ORPHÉONISTES.

RIGOLO entre et agite une sonnette; une bonne se présente une tasse à la main.

Musique de M. J. BOUCHER.

Ma bonne, apportez-moi mon café du matin.

LA BONNE, lui donnant la tasse.

Le voici; mais j'ai peur qu'il sente le gratin.

MADAME RIGOLO, entrant avec une lettre.

Mon ami, c'est un mot de ton propriétaire.
Il nous augmente...

RIGOLO.

Allons, merci!
Ah! que la vie est donc amère!..
(Il boit.)
Et que mon café l'est aussi!
(Il rend la tasse à la bonne, qui sort.)

MADEMOISELLE RIGOLO, entrant.

Bonjour, bonjour, mon père!
Bonjour, bonjour, ma mère!

MADAME RIGOLO, à sa fille.

Quelle pâleur! qu'as-tu, ma chère?

MADEMOISELLE RIGOLO.

Ah! maman, je voudrais me marier.

RIGOLO.

Te marier!

Quand on augmente mon loyer!

LE PORTEUR D'EAU, entrant avec ses seaux.

Mochieu, j'ai rempli la fontaine,
Et vous me devez quatre chous.

RIGOLO.

On vous paira la semaine prochaine.

LE PORTEUR D'EAU, à part.

Je chuis fâché d'avoir chanté pour ces grigoux.

(Il sort.)

GANDINET, entrant, parlant sans chanter.

Monsieur Rigolo, je suis enchanté de vous trouver... Je n'ai pu voir votre adorable fille sans l'adorer, et je viens vous la demander en mariage.

RIGOLO, l'interrompant.

Vous n'êtes pas orphéoniste?..

GANDINET, parlant.

Mon Dieu, non, Monsieur; mon Dieu, non!

RIGOLO.

Vous feriez un mari fort triste.
Sortez, Monsieur ; non, vous ne l'aurez pas.
Je vous flanque à la porte.

MADEMOISELLE RIGOLO, à part.

Hélas! hélas! hélas!

(Bas, au jeune homme.) Je vous avais dit de parler en chantant.

GANDINET, à part.

Ah! sapristi! c'est vrai; je l'avais oublié... je vais la demander comme à l'Opéra-Comique. (Revenant auprès de Rigolo en chantant.)

L'amour fait des miracles,
Il brave les obstacles,
Et brûle d'un feu divin.
In, in, in, in, in, in, in, in, in.
Monsieur, j'adore votre fille.
Ille, ille, ille, ille.
Jamais je ne fus un gandin,
Din, din, din,
Et je vous demande sa main!
Oui, sa main! (*bis.*)
Sa main, sa main, sa main!
Sa main, sa main, sa main, sa main!
Ah! donnez-moi sa main!
Je veux chanter jusqu'à demain,
Tout en vous demandant sa main.

RIGOLO.

Il sait chanter, qu'il soit de la famille.
Enfants, soyez unis!
Enfants, soyez bénis!

LA BONNE, entrant.

Monsieur, ce sont tous vos orphéonistes
Qui viennent pour la répétition.

RIGOLO.

Place à ces joyeux symphonistes,
Si dignes d'admiration.

(Entrée des orphéonistes. Les orphéonistes ont divers rubans pendus à leurs boutonnières.)

CHŒUR.

Allons, allons,
Marchons, marchons,
Entrons, entrons,
Chantons, chantons,
Marchons, chantons,
Chantons, entrons,
Sur tous les tons
Allons, chantons.

RIGOLO.

Silence, et que chacun se place.
Vous connaissez le nouveau diapason?
C'est moi qui vous donne le ton.
Attention! Le ténor et la basse,
Le soprano, le baryton :
Partez ensemble. Attention!
(Il conduit avec un bâton.)

CHŒUR.

La musique adoucit les mœurs.

RIGOLO.

Ça n'est pas ça! Trop haut là-bas;
Et vous, chantez un peu plus bas.
Attention! Je recommence.

CHŒUR.

La musique adoucit les mœurs.

RIGOLO.

Ce n'est pas encore ça... Silence!
Vous chantez sur différents tons.

DEUX BARYTONS.

Ma ce sont les ténors...

DEUX TÉNORS.

Ce sont les barytons.

RIGOLO.

Allons, allons,
Recommençons!

CHŒUR.

La musique adoucit les mœurs.

VOIX, d'un côté.

Taisez-vous donc!

VOIX, de l'autre côté.

Ce n'est pas nous,
C'est vous qui chantez faux.

D'AUTRES VOIX.

C'est vous!

TOUS, de différents côtés.

C'est vous! c'est vous! c'est vous! c'est vous!

ENSEMBLE.

C'est une horreur!
Je m'exaspère;
Dans ma fureur,
Dans ma colère,
Je vais vous battre!

(Ici tous les orphéonistes tombent les uns sur les autres et sortent en se battant. Madame Rigolo, sa fille, la bonne et Gaudinet sortent aussi.)

RIGOLO, qui a reçu un coup dans la bagarre.

La musique adoucit les mœurs!

(Il sort. Changement à vue.)

DIXIÈME TABLEAU.

Le cabinet d'un chef de station de chemin de fer avec un appareil de télégraphe électrique.

SCÈNE VIII.

M. BOBINET, puis DEUX GARÇONS, puis M. CERPOULOT.

BOBINET, hors de lui.

Hubert! François!... (Les garçons arrivent, l'un d'un côté, l'autre de l'autre.) Courez sur la ligne, inspectez les fils du télégraphe; il faut qu'il lui soit arrivé quelque chose... il bat la campagne. (Les garçons sortent en courant.) C'est inimaginable! Je demande à mon confrère de Bruxelles comment se porte Brindavoine, l'un de nos amis, et mon confrère me répond: « Empereur de la Chine. » Il est impossible que Brindavoine, un ancien avoué...

CERPOULOT, entrant.

Le chef du télégraphe?

BOBINET.

C'est moi, Monsieur.

CERPOULOT.

Monsieur, je suis très-inquiet; j'attendais ma femme, qui devait arriver par le train de quatre heures, il en est huit: je voudrais adresser tout de suite une dépêche télégraphique à Évreux.

BOBINET.

L'adresse de la personne?

CERPOULOT.

Madame Cerpoulot, hôtel de la Licorne, à Évreux.

BOBINOT.

Vous désirez lui demander ?

CERPOULOT.

Pourquoi elle ne revient pas.

BOBINET.

C'est l'affaire d'un instant. (Il touche un bouton sur l'appareil.)

CERPOULOT.

Que faites-vous ?

BOBINET.

Je préviens mon confrère d'Évreux... (On entend le bruit d'une sonnette.) Il me répond qu'il est à son poste; attention! (Tuchant l'appareil.) Pourquoi pas venir madame Cerpoulot?

CERPOULOT.

Comment ! vous lui parlez, petit nègre ?

BOBINET.

Langage télégraphique. Donnez-vous donc la peine de vous asseoir; c'est l'affaire de quelques secondes, le temps d'envoyer à l'hôtel de la Licorne.

CERPOULOT.

Merci ! je ne pourrais pas m'asseoir, et puis il n'y a pas de chaise... je préfère marcher... je suis d'une inquiétude... Combien vous dois-je?

BOBINET.

C'est quatre francs cinquante.

CERPOULOT, payant.

Voici, Monsieur. (On entend la sonnette.)

BOBINET.

Ah !... voilà la réponse qui arrive. J'ai demandé : « Pourquoi pas venir madame Cerpoulot ? »

CERPOULOT.

Et l'on vous répond ?

BOBINET.

Premier régiment de cuirassiers.

CERPOULOT.

Comment, régiment de cuirassiers ! elle n'a donc pas pris le train ?

BOBINET.

Les cuirassiers l'auront empêchée de suivre la ligne.

Air de *l'Apothicaire.*

Ces cuirassiers, je comprends ça,
Comme elle voyageaient sans doute;
Sous leur escorte ell' se plaça,
Pour être protégée en route.

CERPOULOT.

Pour retourner à la maison,
Il était, je le certifie,

Plus simple d'entrer en wagon
Que d'entrer dans la caval'rie.

Mais, il doit y avoir une erreur; répétez encore la question sans parler, petit nègre.

BOBINET.

Volontiers ! (Il sonne, on lui répond.) Veuillez me dire pourquoi madame Cerpoulot pas venir retrouver petit mari.

CERPOULOT.

C'est toujours petit nègre, il y tient.

BOBINET.

C'est encore quatre francs cinquante.

CERPOULOT.

Les voilà. (Bruit de la sonnette.)

BOBINET.

On répond.

CERPOULOT.

Ah! je palpite!

BOBINET, traduisant.

Sultane favorite... partie du sérail avec clarinette française... Grand-Turc pas content...

CERPOULOT.

Qu'est-ce que vous me chantez là, qu'est-ce que vous me chantez là, avec votre sultane et votre clarinette ?

BOBINET.

Oh! bien sûr, il y a quelque chose de disloqué dans les fils électriques... (Criant.) François ! Hubert ! (Les deux garçons accourent.)

HUBERT.

Ah! Monsieur, quel prodige !

FRANÇOIS.

Quel miracle !

BOBINET.

Qu'y a-t-il ?

HUBERT.

Il y a que le ciel est en feu.

FRANÇOIS.

Et que tous les fils électriques sont en danse.

HUBERT.

Et que ça fait un carillon, on dirait qu'on joue de la guitare sur toute la ligne...

CERPOULOT.

Que se passe-t-il donc ?

HUBERT.

On dit comme ça que c'est une aurore boréale.

FRANÇOIS.

Et que ça annonce la fin du monde pour dans trois mille ans.

CERPOULOT.

Pourvu que j'aie le temps de retrouver ma femme avant ça...

BOBINET.

Courons voir l'aurore boréale.

ENSEMBLE.

Air de *la Savonnette*,

Voilà qu'on nous signale
Un fait surnaturel :
L'aurore boréale
Apparaît dans le ciel !

(Ils sortent. Le théâtre change.)

ONZIÈME TABLEAU.

SCÈNE IX.

(Devant un arc-en-ciel, traversé par mille rayons de soleil, on voit toutes les AURORES BORÉALES de cette année groupées avec grâce.)

LES AURORES BORÉALES.

CHŒUR.

Air : *Travaillons, répétons.* (J. NARGEOT.)

Nous voici de retour
De notre course vagabonde ;
Nous avons, sur le monde
Planant chacune tour à tour,
De la nuit fait le jour.

TROISIÈME AURORE.

Je ne sais pourquoi
L'on eut peur de moi.

DEUXIÈME AURORE.

En me voyant on tremblait,
Et l'on fuyait.

PREMIÈRE AURORE.

C'est fort étonnant,
Notre aspect, pourtant,
N'a rien de bien effrayant.

REPRISE DU CHŒUR.

Nous voici de retour, etc., etc.

(Sur la reprise du chœur, toutes ont quitté le fond et sont descendues sur le devant de la scène.)

PREMIÈRE AURORE.

C'est égal, Mesdemoiselles, tous les mortels fuyant à notre vue, cela a quelque chose d'humiliant.

DEUXIÈME AURORE.

Ils ont peur de nous, ils croient à un tremblement de terre général.

TROISIÈME AURORE.

Nous aurions dû nous faire annoncer dans les départements, comme des actrices en représentation... D'où venez-vous?..

QUATRIÈME AURORE.

Moi, je me suis montrée au Havre.

CINQUIÈME AURORE.

Moi, à Rouen.

DEUXIÈME AURORE.

Moi, à Quillebœuf.

TROISIÈME AURORE.

Moi, à Bordeaux.

SIXIÈME AURORE.

Moi, à Marseille.

SEPTIÈME AURORE.

Moi, à Paris.

PREMIÈRE AURORE.

Et moi qui me suis montrée la première, c'est à Lyon que j'ai fait mon apparition. Ah! mes sœurs, que les nuits sont belles en France!.. Que de choses nous avons vues!.. Que de femmes nous doivent des actions de grâce!

Air : *Nous avons un pont élégant*. (Vaudeville de LA PETITE SŒUR.)

Souvent j'ai vu sur mon chemin
Plus d'une épouse, jeune et belle,
Passer la nuit hors de chez elle ;
Et j'entendais, le lendemain,
Le mari qui cherchait querelle
A l'infidèle.
Il s'écriait : « Je veux savoir
« D'où vous venez, femme immorale ! »
Et la femme, sans s'émouvoir,
Lui répondait : « Je viens de voir,
« De voir l'aurore boréale,
« Boréale. »

DEUXIÈME AURORE.

Ah çà! mes sœurs, vous n'avez pas oublié sans doute, lorsque notre grand voyage fut décidé que nous nous promîmes de rapporter toutes une petite bêtise de la terre?

TROISIÈME AURORE.

J'ai la mienne!..

TOUTES.

Et moi aussi.

PREMIÈRE AURORE.

En ce cas, nous avons toutes notre petite bêtise.

DEUXIÈME AURORE.

Voyons la tienne?..

PREMIÈRE AURORE, montrant une carte de visite.

La voici.

TROISIÈME AURORE.

Tiens, un portrait!

PREMIÈRE AURORE.

Non pas, c'est une carte de visite. A présent, on se fait photographier en pied, et l'on va se déposer chez ses connaissances. Témoin ce portrait de l'un de ces pauvres maris dont je vous parlais tout à l'heure.

DEUXIÈME AURORE.

Tiens, il est corné!..

PREMIÈRE AURORE.

C'est pour montrer qu'il est venu lui-même.

TROISIÈME AURORE.

Ah! je comprends.

Air du *Château perdu.*

Les Parisiens adoptent cette mode,
Qui peut servir en mille occasions;
Et le fait est qu'elle est assez commode
Pour échanger des déclarations.
Oui, maintenant que ces cartes traîtresses
Peuvent entrer dans les appartements :
Tous ces messieurs ont l' portrait d' leurs maîtresses,
Et tout's les femm's ont l' portrait d' leurs amants.

QUATRIÈME AURORE.

Voulez-vous une autre bêtise?.. Voici la mienne. (Elle montre un billet de spectacle.) Un billet du théâtre du Vaudeville.

DEUXIÈME AURORE.

Mais ça n'est pas une bêtise.

QUATRIÈME AURORE.

Pour la centième représentation de *la Fille de trente ans*.

TOUTES.

Ah!..

TROISIÈME AURORE.

Elle avait raison : c'est une bêtise.

SIXIÈME AURORE, montrant une gravure.

Moi, voilà ce que j'ai rapporté : une gravure du *Journal des Modes* pour 1860.

TOUTES.

Voyons, voyons!.. (La gravure passe de main en main.)

SIXIÈME AURORE.

Robe nouvelle!.. robe rétrospective!..

SEPTIÈME AURORE.

Mais ce n'est pas une femme, c'est un fourreau de parapluie...

SIXIÈME AURORE.

Air de *l'Artiste*.

Aux formes naturelles

On va donc revenir?

TROISIÈME AURORE.

Les femmes vraiment belles
Doivent s'en réjouir.

DEUXIÈME AURORE.

Détrompez-vous... ces dames
Pourront s'effaroucher:
Il est si peu de femmes
Qui n'aient rien à cacher.

PREMIÈRE AURORE.

Les mortels ne savent quoi s'imaginer.

DEUXIÈME AURORE.

Si vous voulez voir une bêtise, mais là, une vraie bêtise, regardez!.. (Ici on voit sortir de terre un taureau et un picador à cheval.)

TOUTES.

Qu'est-ce que cela?..

DEUXIÈME AURORE.

Les grands combats de taureaux à l'entrée du faubourg Poissonnière.

TOUTES, reculant.

Prenons garde!

DEUXIÈME AURORE.

Oh! rassurez-vous!..

Air connu.

Avez-vous vu dans Barcelone,
Dans Madrid, dans Alcantara,
Ces combats où l'on aiguillonne
Un taureau dont le sang bouillonne,
Au bruit d'un immense houra?
Eh bien! au faubourg Poissonnière,
Une affiche, imprimée en gros,
A cette scène meurtrière
Semble inviter la ville entière.
Elle vous montre des chevaux
Des toréadors, des taureaux.
On y court comme au plus beau drame,
Et, dans le public ahuri,
On n'entend que ces cris de l'âme :
« Prends garde au picador, ma femme!
« Prends garde aux cornes, mon mari! »
On entre enfin. Dieu! quelle scène!
Peut-on regarder, sans frémir,
Ce taureau blessé dans l'arène?
Les hommes respirent à peine,
Et les femmes, ne pouvant fuir,
Sont prêtes à s'évanonir.
Mais, que de calme et de silence!
Le picador, comme un planton,
Semble s'endormir sur sa lance.

Le public regarde, il s'avance :
Les combattants sont en carton!
Alors, surprise sans égale,
Chacun rit, mais du bout des dents
Le public s'écrie : « O scandale!
« Pourquoi suis-je entré dans la salle? »
Mais de se plaindre il est bien temps...
Puisqu'il s'y trouve, il est dedans.
Convenez-en la ruse est bonne;
Quand le bœuf est à des prix fous,
Peut-on bien, lorsque l'on raisonne,
Exiger qu'à Paris on donne
Un taureau vivant pour vingt sous? } (*bis en chœur.*)

PREMIÈRE AURORE.

Passons à d'autres curiosités.

SEPTIÈME AURORE.

Voici la mienne! (Ici le fond s'ouvre et laisse voir la boutique de l'Italienne du boulevard Saint-Denis. Sur l'enseigne de la boutique on lit : « A l'Italienne brevetée s. g. d. g. — Vend des gâteaux chinois. »)

PREMIÈRE AURORE, lisant.

« A l'Italienne brevetée s. g. d. g.» — Ah! Madame n'est pas garantie?

SEPTIÈME AURORE.

Il s'agit de ses gâteaux chinois.

DEUXIÈME AURORE.

Une Italienne qui vend des gâteaux chinois?

TROISIÈME AURORE.

Est-ce qu'on les fait venir de la Chine?

PREMIÈRE AURORE.

Mais non... cela se fait à Paris.

Air : *J'ai du bon tabac.*

C'est comm' qui dirait les gâteaux d' Nanterre,
Les pâtés d'Amiens, le vin de Mâcon;
Comm' les saucissons de Lyon,
Comm' la moutarde de Dijon...
Gâteaux de Paris, ça n' se vendrait guère;
C'est meilleur quand on
Croit qu' ça vient d' Canton.

DEUXIÈME AURORE.

Qui est-ce qui a encore des bêtises?

CINQUIÈME AURORE.

Moi!... Regardez! (A la place de l'Italienne paraît la charge du tableau de M. Gérôme : *la Mort de César.*)

TROISIÈME AURORE.

Ce tableau?... Qu'est-ce que ça signifie?

CINQUIÈME AURORE.

C'est un des grands succès de l'exposition de 1859.

TROISIÈME AURORE.

Ah! je vois ce que c'est... ça représente une chambre dont le ménage n'est pas fait.

CINQUIÈME AURORE.

Ceci vous représente la mort de César.

TOUTES.

Ça?

DEUXIÈME AURORE.

Comment! ce fauteuil renversé représente César?

CINQUIÈME AURORE.

Mais non, César, le voilà.

TOUTES.

Où donc?

CINQUIÈME AURORE.

Là...

DEUXIÈME AURORE.

Air : *J'en guette un petit de mon âge.*

Ah! la singulière peinture!
Quoi, pour se tirer d'embarras,
Le peintre a caché la figure,
Caché les jambes et les bras...
Et ce tableau fut à la mode?

CINQUIÈME AURORE.

Sans doute...

DEUXIÈME AURORE.

Ça m'étonne, car
Quand on vous montre ainsi César
On peut dire que c'est commode.

PREMIÈRE AURORE.

Est-ce tout ce que nous avons à voir?

TROISIÈME AURORE.

Non pas, j'ai encore quelque chose à vous offrir. (Elle fait un signe, la Carte Géographique entre.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, LA CARTE GÉOGRAPHIQUE, puis UN VIEUX MONSIEUR et DEUX DOMESTIQUES, puis CANARDIN.

LA CARTE, arrivant toute effarée.

Par grâce, par pitié, cachez-moi, sauvez-moi, une armoire! une gaîne! un tiroir!

PREMIÈRE AURORE.

Ma pauvre enfant, qu'avez-vous donc?

LA CARTE.

J'ai que la position sociale de Carte Géographique n'est plus tenable.

DEUXIÈME AURORE.

Mais que vous est-il donc arrivé?

LA CARTE.

Hélas! je vivais autrefois bien tranquille et bienheureuse, dans une jolie boutique de la rue de la Paix; j'étais bornée au nord par le boulevard des Capucines, au midi par la colonne Vendôme; une position superbe: je me pavanais sous mon vitrage, je regardais passer le beau monde... lorsqu'un vieux monsieur s'arrête un jour devant moi... il me regarde attentivement avec son pince-nez, entre, m'achète, m'emporte et me suspend dans son cabinet de travail.

PREMIÈRE AURORE.

Jusque-là je ne vois rien de bien terrible.

LA CARTE.

Attendez. Tout son bonheur était de me montrer à ses amis; il était fier d'entendre dire : « Saperlotte! vous avez là une bien jolie carte!.. » Mais un beau matin, il y a longtemps de cela, mon maître rentre, un grand journal à la main, accompagné de plusieurs messieurs; je l'entends s'écrier en entrant: « Vous allez voir; je vais vous transporter sur le théâtre de la guerre. » Là-dessus, il vient à moi, me décroche et m'étend sur un guéridon.

Air de *Lauzun*.

C'était moi qu'on interrogeait,
Moi, la Carte Géographique;
Moi qui pourtant suis tout à fait
Étrangère à la politique.
Craignant la guerre et ses hasards,
Je faillis tomber en syncope.
Lorsque je vis tous les regards
Fixés sur ma Turqui' d'Europe.

DEUXIÈME AURORE.

Et enfin?..

LA CARTE.

Enfin, je passai deux années accrochée, décrochée, roulée et déroulée, et, sans la prise de Sébastopol, je ne sais vraiment pas ce que je serais devenue.

TROISIÈME AURORE.

Pauvre Carte!..

LA CARTE.

Oh! tout cela n'était que des roses... les épines sont arrivées avec les épingles.

TOUTES.

Les épingles?

LA CARTE.

Oui, une nouvelle invention... des épingles surmontées de petits drapeaux jaunes, verts et tricolores. Mon maître m'avait attaquée du côté de l'Italie; il me parcourait avec son pince-nez tout en lisant son journal, et puis, crac!... il me piquait un drapeau... Ils sont là!.. ils sont là!.. Et v'lan! une épingle

sur le Mincio!.. Ils sont ici, et les autres sont campés là-bas, et v'lan! deux épingles! v'lan! sur l'Adda! v'lan! sur l'Oglio! v'lan! sur le Tessin!

PREMIÈRE AURORE.

Je comprends... il suivait les opérations de l'armée.

LA CARTE.

Et j'étais le champ de bataille!

Air du *Turco-Bono.*

Oui, pas à pas,
Il suivait les conquêtes
De nos soldats;
Combats et fêtes
Me coûtaient cher, hélas!
Un jour, après
Un glorieux succès,
Criant: Viv'nt les Français!
Il m'embrassa
Tout près de Magenta.

TOUTES.

Un jour, après
Un glorieux succès, etc., etc.

LA CARTE.

Heureusement que ça n'a duré que trois mois. Enfin, j'espérais en être quitte, je commençais à respirer, lorsque ce matin... jugez de mon effroi! je le vois se diriger vers la boîte aux épingles, en s'écriant: Ah! l'on se chamaille en Chine!.. Ah! ça chauffe dans le Maroc!

Air précédent.

Vite, piquons
Le Maroc et la Chine,
Mes pavillons
Sur la marine,
Sur terre, mes guidons!
Pour le braver,
Je viens de me sauver;
Car je veux préserver
D'un nouveau choc
Ma Chine et mon Maroc.

TOUTES.

Pour le braver,
Elle a pu se sauver;
Elle veut préserver, etc., etc.

VOIX DU DEHORS.

Je la vois!.. Par ici, par ici!

LA CARTE.

Ciel! c'est lui!.. Cachez-moi!

UN VIEUX MONSIEUR, entrant, suivi de deux domestiques.

La voilà!.. Empoignez-la... et tâchez de la plier.

LA CARTE, échappant aux poursuites des domestiques.

Laissez-moi! laissez-moi!

LE VIEUX MONSIEUR.

C'est une carte filée... Emparez-vous-en; je n'ai pas l'habitude de battre les cartes, mais celle-ci ne mérite aucun ménagement.

ENSEMBLE.

Air de MONTAUBRY. (*Joli mois de mai.*)

LE VIEUX MONSIEUR ET SES DOMESTIQUES.

Allons, vite, poursuivons
Cette Carte Géographique;
Il faut qu'elle nous explique
Les choses que nous ignorons.

LA CARTE.

En repos, laissez-moi donc,
Pauvre Carte Géographique;
Je ne veux plus qu'on me pique,
Ces procédés n'ont pas de nom.

LES AURORES.

Allons, mes sœurs, protégeons
Cette Carte Géographique;
Oui, de ce goût tyrannique,
Bientôt, nous la délivrerons.

(Tous sortent à la poursuite de la Carte.)

CANARDIN, entrant, avec un journal.

Non, c'est incroyable, impossible, invraisemblable! Messieurs, vous avez cru, d'après ce que je vous avais dit, que le célèbre acrobate Blondin venait d'être engagé au théâtre du Palais-Royal? Eh bien! voilà un autre journal, *le Courrier des États-Unis*, qui affirme que Blondin reste en Amérique et va faire une ascension de la tour du Niagara, où il doit attacher un bout de sa corde, à la nacelle du ballon monstre de la ville de New-York, où il doit fixer l'autre bout. Eh bien! non, non! J'aime le canard, mais celui-là, je ne l'avalerai pas! Je sais bien que rien n'est impossible, même les choses les plus invraisemblables... Si l'on nous avait dit, il y a cent ans, qu'un jour M. Grassot achèterait le café Minerve, l'aurions-nous cru? Non, n'est-ce pas? Et pourtant tout le monde peut le voir trôner à son comptoir... Alors, allez-vous me dire : « Tu as tort d'être incrédule à propos de Blondin. » Je ne suis pas incrédule, mais je ne puis rester dans cette alternative... je veux me transporter au Niagara. Mais, j'y pense... pourquoi ne vous y transporterais-je pas de même? Nous possédons ici une manière si commode de voyager... Ah! ah! c'est nous qui enfonçons un peu les chemins de fer! Tenez, voilà comme ça se fait. (Criant.) Au changement! (Le théâtre change et représente une vue du Niagara. Une corde est tendue au-dessus de la chute.)

DOUZIÈME TABLEAU.

SCÈNE XI.

CANARDIN, puis BARNUM.

CANARDIN.

Nous y voici! Ceci vous représente le Niagara... Ciel! une corde tendue horizontalement au-dessus de ces cataractes!... Sont-ce mes yeux qui sont atteints de la cataracte? Non, c'est bien réel... je vois, je vois! Ainsi donc Blondin existe, Blondin n'est pas un canard?

BARNUM, entrant avec un costume excentrique.

Qui est-ce qui parle de canards? C'est vous, Monsieur, how do you do? very well! tant mieux!... Que veut Monsieur? que demande Monsieur?... Monsieur est étranger sur ces bords; mais Monsieur a l'œil américain, et nous sommes faits pour nous comprendre.

CANARDIN, saluant.

Je ne savais pas que j'avais l'œil... Monsieur... certainement; mais à qui ai-je l'honneur?...

BARNUM.

Je suis Barnum, (Il prononce Barnoummm.) le grand, l'illustre, l'ébouriffant Barnum, le roi des puffistes, le bilboquet américain, l'inventeur et le propagateur des merveilles les plus flamboyantes, des artistes les plus abracadabrants, et des mystifications les plus pommées... J'ai inventé les enfants en caoutchouc... les clowns désossés, l'homme-poisson et les faux nègres virtuoses, avec des figures cirées à l'anglaise... Demandez, faites-vous servir. Voulez-vous des lutteurs, des boxeurs, des tableaux vivants, des chiens savants? Préférez-vous voir la fameuse nourrice du grand Washington, qui vient d'atteindre sa cent dix-huitième année?.. Parlez, demandez, faites-vous servir!... zing, zing, boum, boum, zing, zing, boum, boum... boum, zing, zing, zing, zing! (Il imite la musique des banquistes.)

CANARDIN.

Monsieur, tout cela peut être très-curieux, mais on a surexcité ma curiosité en me parlant d'une corde attachée à un ballon comme on en voit peu...

BARNUM.

Un ballon comme on n'en voit guère.

CANARDIN.

Un ballon comme on n'en voit pas.

BARNUM.

Vous l'avez dit... Justement, Monsieur, je suis l'aéronaute en chef de la city of New-York, pour vous servir. (A ce moment

le costume d'empirique disparaît, et le personnage se trouve vêtu en matelot. — Appelant au dehors.) Ohé ! du ballon !... ho hisse ! (Un matelot paraît avec une grande pancarte qu'il déroule.) Faites voir à Monsieur le dessin de la ville de New-York. Tenez, Monsieur, ce ballon transatlantique, qui a trois cent cinquante pieds de hauteur, et qui contient sept cent vingt-cinq mille pieds cubes de gaz hydrogène, est pourvu d'une nacelle avec salon, cuisine et calorifère, piano et romances nouvelles. Au-dessous de la nacelle est accroché un joli bateau à vapeur, pour le cas où l'on serait précipité de six mille pieds du ciel dans la mer... Vous avez commencé votre voyage par air, vous le finissez par eau... Tout est prévu... ici vous voyez des cages remplies de pigeons destinés à porter des messages et faire des crapaudines. Enfin, pour que rien ne manque au bien-être des voyageurs, un pédicure est attaché à l'établissement.

CANARDIN.

C'est épatant!..: Et c'est à ce ballon que le célèbre Blondin... car, Monsieur, pourquoi vous le cacherais-je ?.. je ne suis venu ici que pour voir Blondin... Je demande Blondin... Blondin *for ever!* Blondin ou mon argent!

BARNUM, qui change de nouveau et paraît avec un costume de danseur de corde.

Que ne le disiez-vous tout de suite?... Blondin, c'est encore moi.

CANARDIN.

Encore vous, homme étonnant! Ainsi vous n'êtes pas mort?

BLONDIN.

Mille pardons, Monsieur, je suis déjà mort trois fois.

CANARDIN.

Et vous vous êtes toujours bien porté ?

BLONDIN.

Comme vous voyez.

CANARDIN.

Vous êtes le phénix des Funambules!... Ainsi, c'est bien vous, en chair et en maillot? Ah ! ah ! laissez-moi toucher vos paillettes!

BLONDIN.

Touchez, milord, touchez.

CANARDIN.

Mais sachez donc que j'arrive tout exprès de Paris pour m'assurer de votre existence, pour affirmer que votre identité n'est pas douteuse, ce que l'on conteste au café des Variétés.

BLONDIN.

Rien de plus facile que de vous satisfaire : d'ordinaire je ne monte pas sur ma corde à moins de cent mille francs.

CANARDIN.

Bigre ! je trouve la corde raide.

BLONDIN.

Mais pour vous, Monsieur, qui arrivez de si loin, je n'y re-

garderai pas de si près... Donnez-moi vingt francs, en attendant mieux.

CANARDIN, payant.

Les voici, homme généreux.

BLONDIN.

Je vais manger un morceau, car je ne fais pas d'ascension à jeun. En attendant, je vous enverrai mes Mimi Bamboches.

CANARDIN.

Vous avez des Mimi Bamboches ?

BLONDIN.

Et ce qui m'arrive n'a pas de nom. Ayant entendu parler de cette merveille chorégraphique, j'ai donné l'ordre à mes correspondants de me l'expédier, fût-ce à prix d'or... et, ce matin, j'ai reçu quinze lettres de quinze correspondants, qui m'annoncent l'arrivée de quinze Mimi Bamboches. Elles vont venir : je vous les adresserai; après quoi, vous verrez mes Virtuoses comiques.

CANARDIN.

Des Virtuoses ?

BLONDIN.

Les vrais Virtuoses américains, dont Paris n'a eu qu'un échantillon. A bientôt, my dear !

CANARDIN.

Au revoir, cher Blondin, à bientôt, my dear ! (Blondin sort. — Avec satisfaction.) Enfin, je l'ai vu! nous l'avons tous vu! il existe! Nous pouvons affirmer qu'une grande nation comme la nôtre n'a pas été mystifiée pendant une année entière, et que nous ne sommes pas tous des jobards. (Ritournelle de l'air suivant.) Mais quelle est cette ritournelle?... ça sent la Mimi Bamboche... Attention!

SCÈNE XII.

CANARDIN, MIMI BAMBOCHE; puis les autres MIMI BAMBOCHES; puis LES VIRTUOSES; puis BLONDIN.

MIMI BAMBOCHE, entrant.

Air d'OFFEMBACH.

C'est moi! (*bis.*) Me voilà!
Je suis Mimi Bamboche,
Que l'on admira
Au joyeux bal de l'Opéra.
Je cours, je saute, je ris,
Je danse et je bamboche!
En un mot, je suis
La reine des bals de Paris!
On m'admire,
Quand mon œil lance un éclair;
On soupire,
Lorsque j'ai la jambe en l'air.

Un sourire,
Avec de grands balancés,
Et j'inspire
Des feux insensés.
Ma danse originale
Captive les cœurs
De tous mes danseurs ;
Et, ce qui me signale,
Ce... je ne sais quoi
N'appartient qu'à moi !
C'est moi! (*bis.*) Me voilà!
Je suis Mimi Bamboche!
(A Canardin.)
Si vous voulez voir
Où peut s'étendre mon pouvoir,
Ici, je vais sans retard,
Sans peur et sans reproche,
A votre regard
Montrer le sublime de l'art!
(Elle danse.)

CANARDIN, après la danse.

Bravo ! bravo !... j'aime bien Blondin, mais vous me l'avez fait oublier un moment... Vive Mimi Bamboche!

DEUXIÈME MIMI BAMBOCHE, entrant.

Mimi Bamboche?... Mille cornets à piston! c'est moi ! et Mademoiselle n'est qu'une intrigante!

TROISIÈME MIMI BAMBOCHE, entrant.

Et vous aussi!... car la véritable Mimi Bamboche, c'est moi, Monsieur!

QUATRIÈME MIMI BAMBOCHE, entrant.

Après moi, s'il en reste!... La seule, la vraie, c'est moi !

CINQUIÈME MIMI BAMBOCHE, entrant.

Mensonge! il n'existe au monde qu'une seule Mimi Bamboche, et c'est moi, foi d'honnête homme! (D'autres Mimi Bamboches accourent.)

TOUTES.

C'est moi! c'est moi!

TOUTES LES MIMI BAMBOCHES.

C'est moi! c'est moi! me voilà!
Je suis Mimi Bamboche,
Que l'on admira
Au joyeux bal de l'Opéra!
Partout, je l'ai fait savoir,
Je danse et je bamboche;
Et vous allez voir
Où peut s'étendre mon pouvoir.

(La danse recommence et Canardin se trouve perdu au milieu des jambes des Mimi Bamboches. — Après la danse, bruit de tambour de basque.)

CANARDIN.

Ah! voici les Virtuoses comiques! (Entrée et exercices des Virtuoses. — Après quoi, Blondin paraît sur sa corde.)

CHŒUR.

Air de *la Favorite*.

O miracle!
Quel spectacle!
Sans obstacle,
Le voilà
Qui s'exerce,
Se renverse,
Et traverse
Le Niagara!

(La danse des Mimi Bamboches recommence, pendant que Blondin s'avance sur sa corde. — Quand il est arrivé au milieu, il se trouve tout à coup entouré d'une nuée de canards, qui apparaissent de tous les côtés. — La danse continue avec fureur pendant cette apothéose.)

ACTE TROISIÈME.

TREIZIÈME TABLEAU.

La scène du théâtre Séraphin au Palais-Royal.

SCÈNE PREMIÈRE

UN CRIEUR, au dehors; ARLEQUIN, endormi, puis COLOMBINE, puis PIERROT, puis LE MAGICIEN ROTHOMAGO.

UNE VOIX, criant au dehors.

« Entrez, Messieurs et Dames, entrez au théâtre du sieur Séraphin... Vous y verrez *la Mère Gigogne, les Ombres Chinoises, Polichinelle, Vampire* et *le Pont cassé*. Le spectacle sera terminé par les feux pyrrhiques et arabesques, et le grand point de vue mécanique de la tour de Malakoff. Prenez, prenez, prrrrenez vos billets! »

ARLEQUIN, qui s'est éveillé pendant cette annonce.

Sangodemi!.. qu'est-ce qu'il fait donc?.. (Allant à une petite fenêtre qui est censée donner sur la galerie du Palais-Royal.) Hé! là-bas!.. hé! l'homme au carrick noisette!.. silence donc!.. vi savez bien qu'on ne *zoue* piou.

LA VOIX, du dehors.

Plaît-il?..

ARLEQUIN, criant.

Je vous dis qu'on ne zoue piou... pouisque les acteurs ils déménazent... Vi pouvez annoncer relâche per cause de déménazement...

COLOMBINE, entrant.

C'estdonc bien vrai, Arlequin?..

ARLEQUIN.

Oui, ma *sar*mante Colombine... c'est l'ordre de Polichinelle... nostre direttor...

COLOMBINE.

Encore un tour de ce vilain bossu.

Air : *Il va d'ici, il va de là.*

Quoi ce bossu despotique,
Abandonnant son local,
Ne tiendra plus sa boutique
Dans l'ancien Palais-Royal!..
Mais il s'en fiche,
Car il est riche :
C'est un mortel
Si personnel
Que monsieur Poliche, liche,
Que monsieur Polichinel.

ARLEQUIN.

Se peut-il qu'il se retire,
Lorsque les petits enfants,
Que les premiers il fit rire,
Ont aujourd'hui soixante ans!
Que son affiche
Était godiche!
Ah! que de sel!
Et quel gros sel,
Possédait, Poliche, liche,
Possédait Polichinel.

(Entrée de Pierrot.)

PIERROT.

Air connu.

Au clair de la lune,
Le pauvre Pierrot
Cherche en vain sa plume
Pour écrire un mot.
Sa chandelle est morte,
Oh! triste destin!
On ferme la porte
Du sieur Séraphin!

ROTHOMAGO, entrant.

Air : *Que Pantin serait content.*

Que les pantins sont contents
De changer de domicile!

On sait que, de notre temps,
Les pantins sont inconstants.
A Séraphin, l'an dernier,
J'avais prédit, moi sorcier,
Que nous changerions d'asile
Pour payer moins de loyer.

REPRISE EN CHŒUR.

Que les pantins sont contents, etc., etc.

COLOMBINE.

Le magicien Rothomago se réjouit de notre déménagement?..

PIERROT.

Et pourquoi?..

ARLEQUIN.

Oui, au fait, *perche?*.. pourquoi cela?..

ROTHOMAGO.

Parce que le passage Jouffroy est le rendez-vous de tous les *Maccaluso*, et autres magiciens, mes confrères...

ARLEQUIN.

Ma nous *ni* sommes pas sorciers, nous autres... et nous tenions à *nostre* petit poublic.

PIERROT.

Un public si innocent!..

COLOMBINE.

Innocent comme notre spectacle.

ROTHOMAGO.

Notre spectacle... innocent, innocent!.. je ne dis pas... pourtant...

Air des *Cinq codes.*

Quand les bonn's de la ru' Vivienne
Chez nous conduisaient leur enfant,
L'enfant disait à chaque scène :
Ah! qu' c'est gentil, qu' c'est amusant!
Mais la nuit v'nait, et, plus sournoises,
On entendait les bonnes seulement,
Dir' pendant les ombres chinoises :
Ah! qu' c'est gentil! qu' c'est amusant!

(On entend raisonner au dehors la pratique de Polichinelle.)

PIERROT.

Silence, voici notre directeur.

SCÈNE II.

LES MÊMES, POLICHINELLE.

POLICHINELLE, dansant pendant tout le couplet.

Air de *la Sabotière.*

Je déménage,
Et, comme un ancien sage,

Tout mon bagage,
Je l'emporte avec moi.
Ma joie est vive!
Ah! sans locomotive,
Que l'on me suive
Au passage Jouffroy.
Marionnettes,
A mes ordres vous êtes,
Donc, soyez prêtes
A répondre à l'appel.
Votre carrière
S'agrandira, j'espère,
Sous la bannière
Du grand Polichinel.

(Tous se mettent à danser comme lui.)

TOUS.

Notre carrière,
S'agrandira, j'espère,
Sous la bannière,
Du grand Polichinel.

COLOMBINE.

Ainsi, c'est bien décidé, c'est aujourd'hui que nous quittons le Palais-Royal?..

POLICHINELLE.

Instantanément, mes petits trognons... c'est un conseil que m'a donné le grand Rothomago, ici présent...

ROTHOMAGO.

C'est vrai.

POLICHINELLE.

Ayant lu dans le passé que le Palais-Royal, habité par le cardinal Dubois, avait eu des boutiques de bois, des galeries de bois et des acteurs de bois... mais que bientôt nos voix de bois seraient réduites aux abois, Rothomago, de sang froid, pour calmer mon effroi, m'indiqua le passage Jouffroy, où nous aurons infiniment moins froid.

ARLEQUIN.

Mais *nostre* vieux répertoire, *il* sera-t-il goûté à cet endroit?...

POLICHINELLE.

Oh! il est bien usé notre vieux répertoire.

Air de *Cadet Roussel.*

La mèr' Gigogne, bien longtemps,
Tous les soirs a fait douze enfants.

TOUS.

La mèr' Gigogne, bien longtemps,
Tous les soirs a fait douze enfants.

POLICHINELLE.

C'était palpitant pour les dames,
Mais depuis, dans les mélodrames,

Ah! ah! chacun sait ça,
On a fourré plus d'enfants qu' ça.

TOUS.

Ah! ah! chacun sait ça, etc., etc.

ROTHOMAGO.

Les Ombres Chinoises, chez nous,
Servaient à plus d'un rendez-vous

TOUS.

Les ombres, etc., etc.

ROTHOMAGO.

Mais depuis qu' les bosquets d' Mabille
Leur offrent un plus sombre asile,
Ah! ah! chacun sait ça,
Les amants n'ont plus besoin d'ça.

COLOMBINE.

Nous regrettons le Pont cassé.

PIERROT.

Et les canards l'ont bien passé.

TOUS.

Nous regrettons le Pont cassé, etc.

POLICHINELLE.

J'en sais d'autres qui les remplacent,
Car en fait de canards qui passent,
Ah! ah! chacun sait ça,
Dans les journaux on ne voit qu' ça.

TOUS.

Ah! ah! chacun sait ça,
Dans les journaux on ne voit qu' ça.

COLOMBINE.

Bref, si nous fermons à jamais,
C'est la faute de nos ballets.

TOUS.

Quoi, si nous fermons à jamais, etc., etc.

COLOMBINE.

En voyant nos marionnettes
Faire si bien les pirouettes,
Ah! ah! on a craint qu' ça
N'enfonçât le Grand-Opéra.

TOUS.

Ah! ah! on a craint qu' ça
N'enfonçât le grand Opéra.

ARLEQUIN.

Allons, allons, le temps *il* passe, et l'on nous attend au boulevard Montmartre... sangodemi!

POLICHINELLE.

En route!..

TOUS.

En route! (Ici toutes les marionnettes se chargent, celle-ci d'une malle, une autre d'un sac de nuit, une autre d'une valise, d'autres portent différents attributs de théâtre.)

Air : *Ah ! cadet-là.*

CHOEUR.

Adieu notre joyeux local!
Adieu nos jours de fêtes!
Quittons notre Palais-Royal,
Pauvres marionnettes
Honnêtes. (*bis.*)

COLOMBINE, ARLEQUIN, PIERROT.

Loin du palais
Témoin de nos succès,
Désormais,
Hélas! que deviendrai-je?

ROTHOMAGO.

Ne craignez rien,
Je suis magicien,
Et je protége
Tout le cortége.

POLICHINELLE, à part.

Ah! par sa puissance aujourd'hui
Rothomago m'embête ;
Il a sa baguette
Sur lui,
Bon! filoutons-la-lui.

TOUS, reprenant.

Adieu notre joyeux local, etc., etc.

(Les Marionnettes défilent et sortent. Lorsque Rothomago passe près de Polichinelle, sa baguette sous son bras, celui-ci s'en empare adroitement.)

POLICHINELLE, seul.

Je la tiens, cette baguette mystérieuse, dont ce vieil abruti de Rothomago ne savait plus se servir... la voici!.. elle est à moi!.. Quelle bonne fortune pour moi, qui rêve un répertoire littéraire. Voyons, quel succès pourrais-je bien souffler à mes confrères... On m'a parlé d'un certain *Duc Job*, au Théâtre-Français... si je le faisais venir?..

Air : *Le petit mot pour rire.*

On cherchait partout aux Français,
Une comédie à succès,
Mais ce n'est pas facile;
N'y a plus d' comédie à présent...
Dans *le Duc Job*, c'est différent,
Là y a (*4 fois.*)
Là y a z-un vaudeville.

Après ça, *le Duc Job*, pour Séraphin; non... Évoquons tous les théâtres ; je choisirai dans le nombre... (Il fait des simagrées avec sa baguette.) A moi toutes les merveilles de l'esprit humain!.. Brrrrrr!..

QUATORZIÈME TABLEAU.

Le théâtre change et représente un site agreste, avec un pont jeté sur un torrent.

POLICHINELLE.

Tiens, un pont... (Bruit de cor au dehors.) Oh! oh! qui est-ce qui trompette de la sorte?..

SCÈNE III.

POLICHINELLE, LE BRACONNIER, puis DEUX PAYSANS, UN FAUCHEUR, DEUX PETITS PATRES BRETONS et UNE CHÈVRE.

LE BRACONNIER, entrant; il a l'accent du Midi.

Mes braves amis m'ont entendu sans doute?

POLICHINELLE.

Qui êtes-vous donc?..

LE BRACONNIER.

Chut!.. Monsieur, ne faites pas de bruit, s'il vous plaît!.. Je suis braconnier de mon état... le braconnier du *Pardon de Ploërmel*, et j'ai le plus grand intérêt à ne paséveiller l'attention des gardes-chasse... vous comprenez?.. Chut!..

POLICHINELLE.

Et vous donnez du cor à pleins poumons?..

LE BRACONNIER.

Oui!.. Et je crie et je beugle...

POLICHINELLE.

Mais, vous êtes très-maladroit...

LE BRACONNIER.

Qu'est-ce que ça me fait, si le public de l'Opéra-Comique trouve ma voix spirituelle... Jugez-en...

Air du *Braconnier*. (PARDON.)

En chasse! (4 *fois.*)
Crions, beuglons,
On suit ma trace;
Avec audace,
Allons, trompettons,
Et retrompettons!
Un bon braconnier,
Devrait, par métier,
Garder le silence;
Moi, je prends mon cor,

Et je chante encor
Pour faire oublier ma présence.
Mais on me dira :
Pendant ce temps-là,
Que fait donc le garde-chasse?
Ça se comprend,
En écoutant
Cet air charmant,
Il cesse de suivre ma trace.
Un bon braconnier
Devrait, par métier,
Garder le silence ;
Moi, je prends mon cor,
Et je chante encor
Pour faire oublier ma présence.
En chasse! en chasse!
Crions, braillons : en chasse, en chasse!

POLICHINELLE.

Bravo ! bravo ! bravo !.. mais qu'est-ce que c'est donc que *le Pardon de Ploërmel?..*

LE BRACONNIER.

Je n'en sais rien.

POLICHINELLE.

Mais, vous jouez dans la pièce...

LE BRACONNIER.

Mais je ne la connais pas!.. je ne parais qu'au commencement du troisième acte. Alors, vous concevez, je suis au café à faire ma partie de dominos... j'interromps un instant le domino, je monte au théâtre, je chante mon air, je fais vibrer mon cuivre... et je retourne finir ma partie... On m'a dit que c'était une pièce en trois actes et en trois ponts...

POLICHINELLE.

En trois ponts?

LE BRACONNIER.

Il y a un pont par acte... autant d'actes, autant de ponts... on a mis beaucoup d'art à varier leur forme.

POLICHINELLE.

On s'est occupé, à propos de pont... des arts? Mais je voudrais être mieux renseigné sur cet ouvrage.

LE BRACONNIER.

Volontiers : mais l'action nuisant à la pièce, ou, si vous aimez mieux, la pièce nuisant à l'action, je me bornerai à vous montrer les personnages qui ne tiennent à rien du tout, parce que ce sont les plus intéressants.

POLICHINELLE.

Je ne comprendrai peut-être pas beaucoup. Enfin!.. si c'est la manière de procéder de vos auteurs...

LE BRACONNIER.

C'est obscur, mais c'est neuf. (A la cantonade.) Ohé! les pochards du second acte, par ici!

LE BRACONNIER.

Voyons, là, entre nous, la main sur votre cor, non sur votre cœur, avez-vous un beau succès?

LE BRACONNIER.

Air de Calpigi.

Par notre lune et nos nuages,
Nous avons conquis les suffrages;
Puis, il faut voir quel effet font
La cascade et le second pont...
Vous ne voyez que le second.
Le pont qui tombe fait merveille;
Mais, je vous le dis à l'oreille,
Je tremble, quand je vois placé
Un succès sur un pont cassé.

Au revoir! je vais finir ma partie de dominos. (Il sort.)

POLICHINELLE.

Un pont cassé... mais alors l'Opéra-Comique a volé Séraphin; je me plaindrai à la Commission des auteurs. (On voit paraître deux vieux paysans portant chacun une lanterne.)

PREMIER PAYSAN, à l'autre.

Viens donc par ici, que je te dis.

DEUXIÈME PAYSAN.

Pourquoi faire?

PREMIER PAYSAN.

Comment, pourquoi faire? mais pour raconter au public la raison qui fait que c'te pauv' Dinorah est devenue folle... sans ça, on n'y comprendrait rien.

DEUXIÈME PAYSAN.

Eh ben, après?

PREMIER PAYSAN.

Pisque nous ne servons qu'à ça.

DEUXIÈME PAYSAN.

Tiens, v'là le faucheur qui passe au fond... il peut bien nous remplacer.

PREMIER PAYSAN.

Avec son instrument, j'ai toujours peur qu'il chante *faulx*.

DEUXIÈME PAYSAN.

Il arrive... allons-nous-en.

PREMIER PAYSAN.

Sans faire mon récit?

DEUXIÈME PAYSAN, l'entraînant.

Pourquoi faire? (Ils disparaissent.)

LE FAUCHEUR. Il s'est arrêté sur le pont; il tire une pierre à repasser de sa poche, et se met à affiler sa faulx en chantant : — Musique d'introduction du *Pardon*.)

On vous en repasse, passe, passe,
On vous en repasse, passera!...
(En s'en allant.)
Air : *Ciseaux à repasser*.
Bonnes faulx à repasser,
A repasser les couteaux,
Les ciseaux et les faulx,
Ci .. seaux à repasser.
(Il disparait.)

POLICHINELLE.

Il passe le pont... Ah! c'est pour le repasser. Ainsi, j'ai vu un braconnier, deux paysans, un faucheur avec sa faulx, et je ne saisis pas encore le fil. (Musique. — On voit entrer deux petits pâtres bretons.) Ah! à la bonne heure... je ne sais pas si ceux-là sont utiles, mais au moins ils sont gentils.

PREMIER PATRE.

Air des *Belles de nuit*. (IL EXISTE DANS PARIS).

Hoël court après Dinorah,
Dinorah après sa chèvre.
DEUXIÈME PATRE.
La chèvre qui voit cela
Court vite après Dinorah.
PREMIER PATRE.
Chaque acteur part de là,
Et court comme un lièvre.
DEUXIÈME PATRE.
Jamais un ouvrag' n'a
Fait courir comm' ça.
PREMIER PATRE.
On voit courir, plus que jamais,
Les auteurs après un succès.
DEUXIÈME PATRE.
Mais, hélas, on n'en vit pas un
Courir après le sens commun.

ENSEMBLE.

Et voici, Polichinel,
Le Pardon de Ploërmel,
Est-ce assez spirituel,
Assez solennel?
Vive Ploërmel! (*ter*.)

DEUXIÈME COUPLET.

DEUXIÈME PATRE.
Hoël qui possède un cœur d'or,
A son ami le plus tendre,

Envoi' chercher un trésor
Qui doit lui causer la mort.

PREMIER PATRE.

Mais voilà Dinorah
Qui, sans rien comprendre,
Prend le pont que voilà,
Et puis, patatra!

DEUXIÈME PATRE.

Pour prouver qu'elle est bien dans l'eau,
Le machiniste en verse un seau.

PREMIER PATRE.

Et c'est en faisant ce plongeon,
Qu'elle retrouve la raison.

ENSEMBLE.

Hein! comme c'est naturel,
Le Pardon de Ploërmel!

POLICHINEL.

C'est bien moins spirituel
Que Polichinel,

LES DEUX PATRES.

Vive Ploërmel! (*ter*).

PREMIER PATRE, à Polichinelle.

Êtes-vous content?

POLICHINELLE.

Médiocrement.

DEUXIÈME PATRE.

Parce que vous n'avez pas encore vu notre chèvre.

POLICHINELLE.

Alors, je demande la scène de la chèvre... avec le chou...

PREMIER PATRE.

On y va!.. (Musique. — Ils sortent et reparaissent bientôt sur le pont, qu'ils traversent: l'un des deux pâtres porte un énorme chou attaché au bout de sa houlette; une chèvre le suit pour manger le chou, et l'autre pâtre donne de petits coups pied, par derriere, à la chèvre pour la faire avancer.)

PREMIER PATRE, tirant la chèvre.

Voyez, Monsieur, ça n'est pas plus difficile que ça.

DEUXIÈME PATRE, la poussant.

Et dire qu'on n'a mis que trois mois à l'instruire. (Ils disparaissent.)

POLICHINELLE.

Et c'est touit, ça? Ce qui prouve, plus que jamais, qu'on doit ménager la chèvre et le chou. (Musique. — On voit sortir de terre un tonneau de ravaudeuse.)

SCÈNE IV.

POLICHINELLE, UNE RAVAUDEUSE.

POLICHINELLE.

Quésaco?

LA RAVAUDEUSE.

Bonjour, Polichinelle.

POLICHINELLE.

Une ravaudeuse?

LA RAVAUDEUSE.

Oui, une ravaudeuse dramatique; c'est à moi que les directeurs s'adressent quand ils ont besoin de reprises.

POLICHINELLE.

Des reprises?

LA RAVAUDEUSE.

Eh! mon Dieu, oui, ces pauvres théâtres n'ont vécu que de cela cette année. On est venu me redemander *la Reine Margot, la Marâtre, Paméla Giraud, la Closerie des genêts, Paris Voleur, Paris l'Été, les Frères de la Côte, les Pilules du Diable, les Chauffeurs, le Petit Poucet*...

POLICHINELLE.

Ah! assez! assez! assez!

LA RAVAUDEUSE.

Air : *Ravaudons* (bis), *ma commère.*

Quand un' pièce est centenaire,
Quand elle est usée, hélas!
On réclam' mon ministère,
On m' l'apport'; mais, j'ai beau faire,
Une pièc' c'est comme un vieux bas :
Ravaudé (*bis.*), ça n' dur' guère;
Ravaudé (*bis.*), ça n' dur' pas.

ENSEMBLE.

Ravaudé, etc., etc.

LA RAVAUDEUSE.

Les directeurs, d'ordinaire,
Sont dans un grand embarras;
Que d' pièces ils me font r'faire;
Mais j'ai beau, pour leur complaire,
Les r'tourner du haut en bas :
Ravaudé (*bis.*), ça n' dur' guère;
Ravaudé (*bis.*), ça n' dur' pas.

ENSEMBLE.

Ravaudé, etc., etc.

POLICHINELLE.

C'est comm' la vertu, ma chère
Comme de certains appas;

Et j'ador' tant mon métier,
Que j' m'élève au rang d' savetier.
Au prologue on assassine
Un' femm' qui m' laisse, en mourant,
Une enfant et de l'argent;
Puis vers Paris je m'ach'mine.
Me v'là père et sav'tier!
Quelle histoire
A ne pas croire!
Je suis, pour tout mon quartier,
Et bon père et bon sav'tier.
Ma fill', qui n'est pas ma fille,
Est la fill' d'un grand seigneur.
Elle adore un jeun' docteur,
Et c'est là qu' ça s'entortille;
Car moi-mêm'... c'est affreux!
Quelle histoire
A ne pas croire!
Oui, moi-mêm', c'est affreux!
D' ma fill' je suis amoureux.
Mais cet amant, qu'elle adore,
Adore d'autres appas;
Et ma fill', qu'il n'ador' pas,
Voyant que j' l'ador', m'adore!
J' m'enrichis comme dix banquiers,
Et j'épouse Éléonore
Pour avoir des héritiers
Moitié ducs, moitié sav'tiers!

Avez-vous des bottes à ressemeler, des souliers à rac'moder... Car'leux d' souliers!.. (Il sort.)

POLICHINELLE.

Ce pauvre savetier!... il crie à perdre l'haleine; je ne suis pas son ami, Ménier... (Se reprenant.) *mais nier* qu'il a le fil et que c'est un succès de poids... oh! non... d'autant que, ne fût-ce que pour la forme, il doit plaire dans certains quartiers. (On entend encore le savetier qui crie au dehors.) Car'leux d' souliers.

POLICHINELLE.

Oui, va, crie, crie! (Musique. — Le théâtre change et représente un jardin féerique.)

QUINZIÈME TABLEAU.

SCÈNE V.

POLICHINELLE, CRICRI.

CRICRI, entrant.

Qui demande Cricri?

POLICHINELLE, qui a eu peur.

Bonjour, Monsieur.

CRICRI.

Très-bien, merci. Je suis la dernière féerie du Cirque-National. Avez-vous vu mes grandes pancartes à la détrempe, sur le boulevard. C'était magnifique et pas cher.

POLICHINELLE.

Attendez donc, j'ai beaucoup entendu parler de vous dans *la Gazette des tribunaux.*

CRICRI.

Je crois bien ! j'ai eu trois procès : un procès d'amour, un procès de trucs et un procès d'éléphants.

POLICHINELLE.

Trompe d'éléphant ! vous avez plaidé contre l'Amour ?

SCÈNE VI.

LES MÊMES, L'AMOUR, puis le TRUQUEUR, UN COSTUMIER, UN DÉCORATEUR, UN BOTTIER.

L'AMOUR, paraissant.

Contre l'Amour, qui a gagné sa cause.

POLICHINELLE.

Ah ! le joli petit jeune homme !

L'AMOUR.

Je ne suis pas un jeune homme, je suis une jeune fille. Je m'étais engagée pour jouer l'Amour, on a voulu me faire jouer la Sagesse, j'ai refusé ce rôle-là.

POLICHINELLE.

Vous avez préféré l'Amour à la Sagesse ?

L'AMOUR.

Tiens ! à cause du costume. Sans compter que le rôle de la Sagesse était cauchemardant.

CRICRI.

Mademoiselle, ménagez vos expressions, s'il vous plaît.

L'AMOUR.

L'Amour ne ménage rien. J'ai plaidé et j'ai gagné. Il est vrai que j'étais à l'audience, que j'assistais en personne au débat.

Air : *On dit que je suis sans malice.*

Mon avocat, sans subterfuges,
En me montrant, dit à mes juges :
« Messieurs, jamais on ne joua
« La Sagesse avec ces yeux-là... »
Or, admirant ma gentillesse,
On m'a retiré la Sagesse :
Et c'est par arrêt de la cour,
Que, tous les soirs, je fais l'Amour.

POLICHINELLE.

J'aurais jugé de même. (A Cricri.) Où diable votre auteur avait-il l'esprit ?

CRICRI.

Mon auteur? J'en ai quatre.

POLICHINELLE.

Quatre auteurs?

CRICRI.

Quatre hommes, dont une dame; oui, Monsieur.

LE TRUQUEUR, entrant.

Ce n'est pas vrai, vous en avez cinq.

CRICRI.

Encore lui!

LE TRUQUEUR.

J'ai fait le truc de l'arbre, moi! Figurez-vous un arbre qui se transforme en cabaret, après quoi, le cabaret redevient un arbre.

POLICHINELLE.

C'est magnifique!.. Ce qui fait qu'à présent la pièce à cinq auteurs?

LE COSTUMIER, entrant.

Elle en aura six en comptant papa.

POLICHINELLE ET LES AUTRES.

Six!

LE COSTUMIER.

Oui, je suis le costumier du théâtre, et je veux toucher des droits d'auteur, vu que je ne suis pas *costumier* du fait. Qu'est-ce que serait une féerie sans les costumes, dites?..

LE DECORATEUR, entrant.

Et sans les décors, donc?

POLICHINELLE.

Un septième auteur!

LE DÉCORATEUR.

Et cette fois, le meilleur; celui sans lequel il n'y a pas de succès possible. Sans mes décors, que serait Cricri?

LE BOTTIER, entrant.

Et que serait-il sans mes bottes ?

TOUS.

Ses bottes?

LE BOTTIER.

Oui, moi, le bottier du théâtre, moi que je leur z-y fournis tous les cuirs... et Dieu sait quelle consommation on en fait dans ce théâtre-là. J' veux que mon nom soye aussi sur l'affiche, et en vedette.

CRICRI.

Mais alors que restera-t-il aux auteurs si vous touchez tous des droits?

LE BOTTIER.

Nous leur z'y abandonnerons les billets.

LES AUTRES.

Et encore?..

LE TRUQUEUR.

Air : *Un homme pour faire un tableau.*

Grâce à tous mes trucs à ressorts,
Quel énorme succès nous eûmes!

LE DÉCORATEUR.

On applaudissait mes décors.

LE COSTUMIER.

On applaudissait mes costumes.

CRICRI.

J'y consens, mais la pièce, enfin ?

LE BOTTIER.

Vos réflexions sont très-soltes;
Car la pièce, c'est bien certain,
N'euss' jamais marché sans mes bottes.

L'AMOUR.

Air : *Piquons, piquons, piquons.*

Amis, il faut partir :
Vous voilà huit pour cet ouvrage;
Pour toucher en partage
Le lampiste pourrait venir.

REPRISE ENSEMBLE.

Amis, il faut partir, etc.

(Ils sortent.)

SCÈNE VII.

POLICHINELLE, puis LE BOULEVARD DU TEMPLE et LA PLACE DU CHATELET.

POLICHINELLE.

Mais tous ces gens-là me font perdre mon temps, corne d'hippopotame! Je demande des éléments dramatiques, je veux avoir des succès! (Entrent le Boulevard du Temple et la Place du Châtelet.)

ENSEMBLE.

Air de J. Nargeot.

Eh! non, non, sarpejeu!
Je ne crains pas la guerre
Qu'il faut faire.
Eh! non, non, sarpejeu!
Attends un peu
Nous allons voir beau jeu.

LE BOULEVARD.

Va, je saurai bien
Défendre mon bien;

J'eu ai le moyen
Et je ne crains rien.

LA PLACE.

Tu peux chicaner
Sans me chagriner,
La chicane plaît
Fort au Châtelet.

ENSEMBLE.

Eh! non, non, sarpejeu, etc.

POLICHINELLE.

Une dispute? Tiens, ça va m'amuser. Voyons, qu'est-ce que c'est? qu'y a-t-il?

LE BOULEVARD.

C'est Madame qui se permet de me chiper tous mes théâtres.

LA PLACE.

C'est Monsieur qui veut qu'on ne s'amuse que chez lui.

LE BOULEVARD, à Polichinelle.

Tenez, mon vieux bossu, je vous en fais juge. Je suis le Boulevard du Temple.

LA PLACE.

Et moi, la Place du Châtelet.

LE BOULEVARD.

C'est-à-dire, une intrigante qui veut me prendre mon Cirquè, mon Lyrique et mes Délasses.

LA PLACE.

Un accapareur, qui, depuis plus d'un siècle, s'enrichit aux dépens de toute la ville.

LE BOULEVARD.

Parce que toute la ville m'adore; parce qu'on aura beau faire, elle ne pourra jamais se passer de moi.

Air de MANGEANT.

Le Boul'vard du Temple
Est miraculeux;
La foule y contemple
Des tableaux joyeux.
C'est là que s' transportent
Les p'tits et les grands;
Les badauds s'y portent
Depuis deux cents ans.
On y vit des puces
Tirer le canon,
Des montagues russes,
L' café d'Apollon,
Curtius, Lantimèche;
Enfin, j'illustrai
M'am' Saqui, Bobèche
Et Galimafré.

Aujourd'hui j'affiche
Un luxe effrayant :
Devenu plus riche,
Je suis plus brillant;
Mon gaz qu'on admire
Et dont je suis fier,
Aux amants fait dire
Qu'on y voit trop clair.
L' Jardin Turc achève
Son règne éclatant;
Déjazet s'élève
Au-d'ssus du Géant;
J'ai, n'est-c' pas sublime?
Sept théâtr's enfin,
Où toujours le crime
Succombe à la fin.
Mais l' ciel me préserve
D'être un aristo !
Aux titis j' conserve
Mes marchands d' coco,
Et je me rengorge
Quand ces polissons
Suc'nt mes sucres d'orge
Et mang'nt mes chaussons.
Le Boul'vard du Temple, etc.

LA PLACE.

Peux-tu bien parler de ta splendeur d'aujourd'hui ? C'est à peine si tu peux te glorifier de tes anciennes parades. Tu n'as vécu que de ton Bobèche et de ton Galimafré... et, avec l'invention du gaz, les bobèches devaient disparaître.

LE BOULEVARD.

Et, depuis l'invention du gaz, la gaieté disparait aussi.

LA PLACE.

Au contraire, on vous laisse la Gaîté ; on vous laisse même les Folies-Dramatiques.

LE BOULEVARD.

Deux théâtres, au lieu de sept.

LA PLACE.

Enfin, mon cher petit, tu as eu ton temps, il est juste que chacun ait le sien, et le mien est arrivé.

DE BOULEVARD.

Et tu espères amener la foule chez toi ?

LA PLACE.

Ne suis-je pas le centre de la grande capitale ? C'est à moi que viennent aboutir toutes les grandes lignes qui traversent Paris, et j'aurai un théâtre digne de la nouvelle Babylone, un théâtre immense, un théâtre aussi grand que ton boulevard.

Air de *Julie*.

Pour obtenir tous les suffrages,
De mon parterre au paradis,
J'élèverai douze ou quatorze étages...
De quoi contenir tout Paris.
Mon théâtre, des plus splendides,
Pourra loger tout le public ; enfin,
Je veux que, lorsqu'il sera plein,
Les autres théâtres soient vides.
Quand mon théâtre sera plein,
Oui, tous les autres seront vides.

LE BOULEVARD.

Entrez, Messieurs, Mesdames, les acteurs joueront sur des échasses, et, pour s'y faire entendre, on n'y parlera qu'avec des porte-voix.

POLICHINELLE, riant d'un air bête.

Hi! hi! hi! Il me botte, ce gamin-là! (Musique.) Mais j'entends une ritournelle de M. Nargeot, cela m'annonce encore quelque chose.

LA PLACE.

C'est l'Opéra qui cherche aussi un nouvel emplacement.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE DANSEUR, LA DANSEUSE, puis UN MONSIEUR NERVEUX.

(Ils dansent pendant tout le couplet.)

ENSEMBLE.

Air de *Saltarello*.

On va refaire notre salle,
Et nous voilà, pour le moment,
A chercher dans la capitale
Un magnifique emplacement.

LA DANSEUSE.

On nous offrait un domicile
Dans le quartier d'Antin, je crois?

LE DANSEUR.

Chacun veut nous donner asile.

LA DANSEUSE.

Nous aurons l'embarras du choix.

LE DANSEUR.

Certe, on ne pourra pas sans peine
Loger le Temple des beaux-arts.

LA DANSEUSE.

Pour notre grande mise en scène
Il nous faudrait le Champ de Mars.

(Ils continuent à danser.)

LE BOULEVARD, dansant,

Malgré moi, je cède à l'exemple.

LA PLACE, dansant.

Bah ! j'ontre aussi dans le ballet.

LE BOULEVARD, à la danseuse.

Venez au Boulevard du Temple...

LA PLACE.

Venez place du Châtelet...

POLICHINELLE, se mettant à danser.

Oh ! mais tous ces gens-là m'agacent.

UN MONSIEUR NERVEUX, entrant en dansant.

Vous êtes agacé ? tant mieux !
Car j'ai les nerfs qui me tracassent...
Je viens de voir *les Gens nerveux*.

TOUS.

Les Gens nerveux?

LE MONSIEUR.

Pièce peu dr
Où vingt acteurs, des plus experts,
Pendant trois actes, pour seul rôle,
N'ont que des attaques de nerfs.
Certainement, c'est plein de verve,
C'est fort joli ; mais le public,
De cette pièce qui l'énerve
Ne sort pas sans avoir un tic.

POLICHINELLE.

Ah! mais cela se communique ?

LES AUTRES.

Oui, ça se gagne...

LE MONSIEUR.

Et c'est affreux !
Sans devenir épileptique,
On ne peut voir *les Gens nerveux*.

TOUS, ensemble, faisant des contorsions sans cesser de danser.

C'est énervant, ça m'asticote ;
Sortons; ah! mes amis, sortons;
Pour que le public ne gigote
Pas aiusi que nous gigotons.

(Ils sortent tous en dansant.)

SCÈNE IX.

BERGERIN, des *Gens nerveux*, entrant.

Qu'est-ce qu'ils ont, qu'est-ce qu'ils ont?... Je suis content qu'ils s'en aillent! Trop de nerfs! trop de nerfs! Qu'est-ce que je demande, moi, la tranquillité avant tout. Je ne veux pas troubler mon existence et mes digestions. C'est important ça, de bien digérer. C'est pourquoi j'ai dit aux auteurs : « Faites-moi dire peu de chose, et faites-moi asseoir le plus

que vous pourrez dans de bons fauteuils... qu'on enfonce jusque-là... Mettez-moi des fauteuils partout, que je puisse m'asseoir dans le fond, sur les côtés, à droite, à gauche, et au milieu. » (Regardant autour de lui.) Tiens, l'on a oublié... je m'aperçois que l'on serait très-mal ici; je vais me camper dans le grand fauteuil du foyer, je m'étendrai bien, je fermerai les yeux à demi, comme ça, et je ne dirai rien, comme dans mon rôle de Bergerin !... C'est tout ce que je demande.

Air de *Renaudin de Caen.*

Je ne suis pas très-exigeant,
Car je ne veux, dans tous mes rôles,
Que dire des choses bien drôles,
Et ne pas parler trop souveut.
Je suis ennemi de l'intrigue,
Tout le monde peut le savoir;
Mais chanter déjà me fatigue,
Et puis, je n'ai rien pour m'asseoir...
D'ailleurs, il faut bien l'avouer,
Les Gens nerveux ne font pas rire;
N'ayant rien de drôle à vous dire,
J'ai l'honneur de vous saluer

(Il sort. Entrent le Monsieur nerveux, Cabrito et les Sept-Châteaux.)

SCÈNE X.

LE MONSIEUR NERVEUX, CABRITO, suivi de SEPT PETITS CHATEAUX.

LE MONSIEUR, à Cabrito qui le poursuit.

Laissez-moi, Monsieur, laissez-moi... je vous en conjure!

CABRITO.

Mais, il n'y a rien de plus facile à comprendre.

LE MONSIEUR.

Mais vous ne comprenez donc pas que j'ai peur de vous comprendre.

CABRITO.

C'est pourtant bien simple et bien dramatique : Moi, roi de Bohême, je reçois le roi d'Espagne dans mes Sept-Châteaux, que j'ai l'honneur de vous présenter; il me raconte son histoire sans me connaître, ce qui me procure l'occasion de lui dire : « Gardez votre trône, vos richesses, votre puissance, et laissez-moi mes montagnes, mes prairies, mon beau ciel... Ah ! laissez-moi me reposer sous le plafond de la maison du bon Dieu. »

LE MONSIEUR.

Pourquoi lui dites-vous une bêtise, au roi d'Espagne ?

CABRITO.

Une bêtise ?

LE MONSIEUR.

Certainement, si vous prenez le ciel pour le plafond de la maison du bon Dieu, vous avouez votre ignorance en architecture... le ciel ne peut être que son plancher, vous pourriez même dire son sous-sol...

CABRITO.

Comment ! vous voulez que je dise à Philippe IV : Laissez-moi me reposer sous le sous-sol de la maison...

LE MONSIEUR.

Il est évident que vous feriez mieux de ne rien dire du tout.

CABRITO.

Mais, Monsieur, je suis bien obligé de dire quelque chose... puisque c'est mon état de réciter des tirades !

LE MONSIEUR.

Alors, dites ce que vous voudrez, mais que votre style ne soit pas prétentieux ! Car vous m'agacez beaucoup... savez-vous ?

CABRITO.

Regardez mes Sept-Châteaux... ne sont-ils pas jolis? Je vous les montre ici, parce qu'on ne les voit pas dans la pièce, on ne les voit que sur l'affiche.

LE MONSIEUR.

Mais alors, si l'on ne voit pas vos châteaux, qu'est-ce qu'on voit dans votre pièce?

CABRITO.

Moi...

LE MONSIEUR.

Vous ?

CABRITO.

Et cela suffit... d'autant que dans toutes les pièces où je parais, je sais me distinguer par quelque chose d'extraordinaire.

LE MONSIEUR.

Par le talent d'abord, nous savons ça.

CABRITO.

Et par mon originalité... Dans *Salvator Rosa*, j'ai fait un portrait; dans *Benvenuto Cellini*, une statue; dans *Fanfan la Tulipe*, j'ai monté à cheval, et tout seul, avec une pièce de canon, j'ai tenu tête à toute une armée; dans *le Roi de Bohème*, je me bats au couteau avec Buckingham. C'est gentil tout ça!

LE MONSIEUR, très-agacé.

Si vous avez déjà fait tant de choses que ça... qu'est-ce que vous allez faire dans la pièce prochaine, sacredié?

CABRITO.

Je n'en sais rien encore... je flotte entre de la musique ou des mathématiques, à moins que je ne fasse de la photographie ou un peu de cuisine... Mais, soyez sans crainte, je ferai quelque chose... de splendide.

LE MONSIEUR.

Est-ce tout ce que vous avez à me dire? Vous commencez à me raser.

CABRITO.

Tenez, je vais être franc...

Air : *Dans mon beau château.*

Dans mes Sept-Châteaux,
Dans mes châteaux en Bohème,
Dans mes Sept-Châteaux
J'aime
A loger les badauds.
Dans chaque château,
Nous versions tous tant de larmes,
Que chaque château
Devenait un château d'eau.
Pourtant mes châteaux
Ont, dit-on, manqué de charmes,
Et mes Sept-Châteaux
Furent trouvés rococos.
L'auteur des *Châteaux*
Fit des châteaux en Espagne...
Voilà ce qu'on gagne
A faire tant de châteaux.
Hélas! mes Châteaux
Furent des châteaux de cartes,
Et tous les journaux
Ont soufflé sur mes Châteaux.
Les passants, peu chauds,
Malgré toutes mes pancartes
Et mes écriteaux,
N'ont pas loué mes Châteaux.

LE MONSIEUR, parlant.

Assez! vos rimes m'agacent!.. j'en ai plein le dos de vos châteaux.

CARITO.

Suite de l'air.

Partons, mes Châteaux,
Puisque sur vous on blasphème;
Allons en Bohème...
Au galop! mes Sept-Châteaux!
(Il sort en polkant avec les Châteaux. — Le théâtre change.

SEIZIÈME TABLEAU.

Une forêt.

—

SCÈNE XI.

LE MONSIEUR, puis GENEVIÈVE DE BRABANT.

LE MONSIEUR.

Tiens, une forêt!.. une forêt qui me tombe des nues!.. (Regardant au fond.) Que vois-je?.. une femme sauvage, qui sort d'une forêt vierge!..

GENEVIÈVE, entrant.

Air de M. J. Boucher.

Hélas! hélas! où fuir? où me cacher?
Hélas! hélas! on vient de m'afficher,
De m'afficher dans un passage!
Moi, si timide, moi, si sage,
Un théâtre me fait chercher.
J'y dois, sous le costume d'Ève,
Obtenir un succès brillant;
Car le public dira : Jusqu'à présent
Jamais je ne vi' Ève (*bis.*)
Dans *Geneviève*
De Brabant.

LE MONSIEUR.

Abordons-la. (A Geneviève.) Madame paraît avoir...

GENEVIÈVE, vivement.

Ah! Monsieur, préservez-moi! soyez mon défenseur!

LE MONSIEUR.

Sapristi! Madame, vous me demandez l'hospitalité dans un costume bien écossais!

GENEVIÈVE.

Ils vont venir pour me mettre en pièces...

LE MONSIEUR.

Qui donc, Madame?

GENEVIÈVE.

Les Bouffes-Parisiens.

LE MONSIEUR.

Eh! quoi, vous seriez...

GENEVIÈVE.

Je suis Geneviève de Brabant, la véritable, l'unique Geneviève de Brabant.

LE MONSEUR.

Et quoi l'ancienne, la respectable, la vertueuse héroïne de la célèbre légende!.. On a fait sur vous une complainte?

GENEVIÈVE.

Oui, Monsieur, voilà plusieurs siècles qu'on me vend pour deux sous, et j'espérais passer à la postérité la plus reculée, moi, mon enfant et ma biche, comme trois preuves irrécusables du malheur des femmes, de la bêtise des hommes et de la gredinerie des confidents. Eh bien! pas du tout, les Bouffes-Parisiens, sans y être forcés judiciairement, me parodient, me ridiculisent, me baffouent, me dépoétisent, me bêtifient... ils me bêtifient, c'est le mot.

LE MONSIEUR.

Il y a des gens qui ne respectent rien.

GENENIÈVE.

Ils suppriment mon enfant et changent ma biche en caniche, et la seule biche qu'on puisse voir dans leur pièce, c'est moi, Monsieur, moi, Geneviève.

LE MONSIEUR.

Supprimer votre enfant et votre biche.. et votre mari, le suppriment-ils aussi?

GENEVIÈVE.

Ah! pour mon mari, ils me le laissent; ce qui prouve bien qu'ils ne savent que faire pour m'être désagréables.

LE MONSIEUR.

Est-ce que vous n'aimez pas Siffroy?

GENEVIÈVE.

Je l'aurais aimé s'il n'avait pas été si froid avec moi. Enfin, tout si froid qu'il était, je m'y étais habituée, et l'histoire témoigne de ma fidélité. Eh bien! Monsieur, voilà que les Bouffes font de moi une dévergondée et me donnent un bon ami, un gandin habillé en Guillaume Tell, et ils me font éternuer en musique au nez de mon époux.

LE MONSIEUR.

Vous éternuez en chantant?

GENEVIÈVE.

Je chante en éternuant, et Siffroy me répudie parce que j'éternue, et Golo rit, l'infâme... il rit, Golo.

LE MONSIEUR.

Tout cela l'est assez rigolo. Et leur musique?

GENEVIÈVE.

La musique de M. Off...mbach est jolie, je n'en dirai pas de mal. Après cela, il ne se refuse rien, M. Off...mbach : un orchestre à l'orchestre, un autre sur le théâtre, comme dans *l'Etoile du Nord*. On parle même de mettre un troisième orchestre au contrôle avec une grosse caisse pour la recette de M. Off...mbach!

Air : *Dans sa pauvre vie malheureuse*. (DEUX AVEUGLES.)

Depuis que l'O-péra-Comique
Chante, fau-te d'airs amusants,
De grands vo-lumes de musique,
Que les oi-sifs trouvent charmants,
Tous les thé-âtres, par système,
Bien trop sou-vent poussent des cris,
Et les Bou-ffes-Parisiens mêmes
Ne font que des cha- (*bis*) rivaris.

Air : *Dans les Deux aveugles.*

Quelle folie!
On répudie
La mélodie,
Qui plaisait tant.
Plus d'ariettes,
De chansonnettes!...
De grands air bêtes,
A chaque instant.
Aussi, toujours les couvre-t-on
Par le trombone et le piston.
Si l'on pouvait prendre un bourdon,
Dig, dig, din, don, don, don, don.
Dans chaque pièce,
On bat sans cesse
La crosse caisse,
Pan, pan, pan, pan.
Jamais de trêve!
Même on la crève
Dans *Geneviève*
De Brabant!

Air : *Il faut qu'un bon savetier.*

Ah! rendez-nous nòs opérettes,
Les Deux aveugles, Bataclan,
Qui nous charmaient sans les trompettes
De *Geneviève de Brabant!*
Disons à tout musicien,
Muse, muse, muse, muse, muse, muse, muse,
Disons à tout musicien :
Musicalement, trop de bruit ne vaut rien.

Air : *M. Gogo.*

Bref, par sa musique comique
Ce théâtre plaisait beaucoup,
S'il fait de la grande musique
On n'y chantera plus du tout.
Ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Parlez-moi de ça.
Vivent tous ces petits airs-là.
Ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Geneviève n'a
Aucun de ces petits airs-là.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LE COMTE DE LA RIVONNIÈRE (*le Père prodigue.*)

GENEVIÈVE, regardant en dehors.

Mais, silence! j'aperçois *le Père prodigue.*

LE MONSIEUR.

Le Père prodigue, du Gymnase?

GENEVIÈVE.

Un vieux bien jeune, qui m'a déjà fait des propositions honnêtes... je vais implorer son appui. (Allant au comte, qui entre.) Ah! monsieur le comte, venez à mon secours!

LE COMTE.

Une femme à protéger?.. me voici! Vous êtes jolie, Madame; mais fussiez-vous laide, fussiez-vous la dernière des créatures, que je ne cesserais pas d'avoir pour vous l'estime la plus profonde. Je suis prodigue de sentiments comme d'argent. Je suis le dernier des troubadours français. Mais, pardon, je m'aperçois que votre costume est un peu léger... veuillez accepter ceci! (Il lui donne un collier.)

GENEVIÈVE.

Un collier de perles pour me vêtir?

LE MONSIEUR.

Des perles fines, bigre!

LE COMTE.

Ah! vous êtes jeune, vous, Monsieur... Vous offririez aux dames du strass ou des perles de pacotille... Est-ce que vous savez aimer, aujourd'hui? Vous ne vivez qu'au milieu des chevaux comme des maquignons; vous fumez comme des portefaix, vous jurez comme des cochers de fiacre!

LE MONSIEUR.

Ah çà! Monsieur!...

LE COMTE.

Ne m'interrompez pas, Monsieur! Jamais, au Gymnase, on n'interrompt mes tirades. (A Geneviève.) Belle dame, voulez-vous deux gris-pommelés et le plus gros cocher de Paris? Voulez-vous que je vous achète un yacht? Voulez-vous que je fasse venir la mer à Paris?... Pour vous que ne ferait-on pas?

GENEVIÈVE.

Monsieur Jules, vous êtes charmant!

LE COMTE.

Monsieur Jules?

GENEVIÈVE.

Ah! pardon, je confondais, à cause de la ressemblance.

LE COMTE.

C'est égal, mon fils me donne du tintouin.

GENEVIÈVE.

Quel joli Philibert ! comme il est réussi !

Air : *De votre bonté généreuse.*

Au dernier acte, il me dit d'un ton ferme :
« Le dénoûment, papa, traîne en longueur;
« A ta jeunesse il faudrait mettre un terme. »
Est-ce donc là respecter son auteur?..

GENEVIÈVE, l'interrompant.

Ne chantez pas, mon bon, ça n'est plus de mode.

LE COMTE.

Comme vous voudrez. Ma petite Geneviève, je suis libre, Français et troubadour.

GENEVIÈVE.

Alors, vous me ferez la cour?

LE COMTE.

Je vous la ferai comme *la font* tous les troubadours français.

GENEVIÈVE.

En ce cas, j'accepte les deux gris-pommelés.

LE MONSIEUR.

Ah ! morbleu ! assez de prodigalités !... Je demande le mot de la charade.

GENEVIÈVE.

Air : *Le beau Lycas aimait Thémire.*

Jadis, c'était l'*Enfant prodigue*,
Qui moralisait les moutards.

LE COMTE.

Maintenant, le *Père prodigue*,
Donne une leçon aux vieillards.

GENEVIÈVE.

Mais bien qu'une leçon fatigue,
Dans la pièce simple d'intrigue,
L'esprit à pleines mains jeté
Fait dire au public enchanté...

LE COMTE.

Quand c'est l'esprit que l'on prodigue,
Vive la prodigalité !

GENEVIÈVE.

Votre bras, cher comte.

LE COMTE.

Trop heureux...

GENEVIÈVE.

Mais vous m'épouserez?

LE COMTE.

Oh ! elle y arrivera ! (Il sort avec Geneviève.)

LE MONSIEUR.

Eh bien! voilà qu'il l'accapare! Quel vieux jeune que ce jeune vieux! (Musique. — Entrent Andrès, le Français et l'Anglais armés de fusils.)

SCÈNE XIII.

LE MONSIEUR, ANDRÈS, LE FRANÇAIS, L'ANGLAIS; puis RIBEIRO, et LE TRAITRE n° 2.

ANDRÈS, au Monsieur, vivement.

Les avez-vous vus?... Sont-ils passés par ici?

LE MONSIEUR.

Qui ça? qui ça?

ANDRÈS.

Les Pirates de la Savane.

LE MONSIEUR.

Ah! non! Dieu merci, connais pâs!

ANDRÈS.

Nous sommes en chasse, et nous craignons d'être surpris.

LE MONSIEUR.

Vous chassez la grosse bête?

ANDRÈS.

C'est nous que l'on chasse.

LE MONSIEUR.

C'est vous qui êtes la grosse bête?

ANDRÈS.

On nous chasse, et nous chassons ceux qui nous chassent... C'est la grande chasse à l'homme... Mais, puisque vous n'avez rien vu. (A l'Anglais et au Français.) Amis... en route!

L'ANGLAIS ET LE FRANÇAIS.

En route! (Ils sortent tous les trois.)

LE MONSIEUR.

La chasse à l'homme! Il est évident que ce sauvage veut me faire poser... Ah! mais, qu'il ne m'irrite pas! (Il fait siffler sa canne. — Musique jusqu'à la fin de la scène. — Pendant cette phrase, on a vu rentrer Ribeiro et son compagnon en pirates et armés de fusils.)

RIBEIRO, au Monsieur.

Les avez-vous vus?... sont-ils passés par ici?

LE MONSIEUR.

Qui?... Ah bon! oui, je comprends, ça va recommencer... nous voilà en pleine gaieté...

RIBEIRO.

Par où sont-ils passés?

LE MONSIEUR.

De ce côté... allez-y!

RIBEIRO.

Oh! nous les tuerons! (Il sort avec son compagnon.)

LE MONSIEUR ; il a indiqué le côté par où Andrès et les deux autres sont sortis ; mais ils reparaissent tous les trois par le côté opposé.

Ah ! puissent-ils s'exterminer tous jusqu'au dernier ! (Andrès, qui paraît le premier, ajuste dans la direction où doivent être les deux pirates, et tire.)

LE MONSIEUR.

Ah ! sapristi !... je n'en suis pas... c'est bête !..

ANDRÈS.

Manqué !..

LE MONSIEUR.

Heureusement.

ANDRÈS.

Silence !.. ils reviennent, faisons une mise en scène ingénieuse. (Ils disparaissent par les premiers plans de gauche. Les pirates reviennent par le fond, à gauche, regardant à droite, au lointain.)

RIBEIRO, à son camarade.

Attendons-les ici...

LE MONSIEUR.

Merci bien... je vais encore me trouver entre deux feux... (A ce moment, le Français sort à moitié du trou du souffleur, tire un coup de fusil, puis il disparaît dans le trou. Le Monsieur, tombant à terre, criant.) Est-ce que ça ne va pas finir ?.. (Ribeiro vient poser son fusil sur le nez du Monsieur nerveux et vise dans le trou du souffleur. Le deuxième pirate sort par la droite, au fond.)

RIBEIRO.

Ne bougez pas !.. s'il reparaît, c'est un homme mort.

LE MONSIEUR.

Laissez-moi donc tranquille, vous, un peu !.. Est-ce que vous prenez mon nez pour la fourche d'un Tyrolien ?... (Il se relève.)

RIBEIRO, se plaçant derrière lui.

Alors, ne bougez pas... vous me servirez de tronc d'arbre, et je me cacherai derrière vous...

LE MONSIEUR.

Mettez-vous derrière moi, ça m'est indifférent.

RIBEIRO.

Silence !.. (L'Anglais paraît et aperçoit Ribeiro ; il tourne autour du Monsieur nerveux pour pouvoir ajuster Ribeiro, Ribeiro tourne de même, ayant soin de mettre toujours le Monsieur entre lui et l'Anglais.)

LE MONSIEUR.

Sapristi ! assez !.. ça ne peut pas durer comme ça... (Repoussant Ribeiro dans la coulisse.) Sauvez-vous, pirate, allez-vous-en, ou je vous fourre sous la gueule du fusil de Monsieur !.. (Ribeiro sort. Coup de feu tiré de la coulisse par Ribeiro. L'Anglais s'éloigne.) La balle vient de me siffler à l'oreille. C'est atrocement dangereux pour ceux qui ne se battent pas... ces duels-là !..

ANDRÈS, paraissant dans la salle, au balcon, et s'adressant au Français qui est de l'autre côté à la galerie.

Les voyez-vous ?..

LE FRANÇAIS.

Je les crois aux stalles de pourtour.

LE MONSIEUR.

Je les aime mieux là qu'auprès de moi.

RIBEIRO, arrivant avec son camarade à une avant-scène du second rang.

Ayons l'air de lire l'entr'acte...

L'ANGLAIS, paraissant à l'orchestre des musiciens et frappant trois coups sur une timbale.

Attention à vous!.. ils étaient là-haut... dans le box d'avant-scène...

ANDRÈS, les visant.

Caramba!..

RIBEIRO.

En avant la scène de *la Fille de l'air*. (Il disparaît avec son camarade.)

LE FRANÇAIS.

Poursuivons-les jusqu'au contrôle. (Tous les combattants disparaissent de la salle.)

LE MONSIEUR.

Malgré moi, cette chasse à l'homme m'émotionne... oui, c'est empoignant!.. je ne sais pas si c'est arrivé, mais c'est palpitant d'intérêt... je donnerais trente sous pour savoir comment cela finira. (On entend deux coups de feu au lointain.) Ils sont sur le boulevard!.. Guettons-les, mais évitons leurs éclaboussures, s'ils reviennent. (Il sort. — Andrès et Ribeiro reparaissent sur le théâtre. Ils tirent leurs couteaux et commencent un combat qu'ils terminent à coups de poings. Au moment où Ribeiro est terrassé, l'Anglais, le Français et le deuxième pirate reviennent. Ils se précipitent les uns sur les autres, mais à un coup de feu tiré de la coulisse, ils tombent tous les cinq. — Rentrant.) Ils sont tous morts!.. J'aime mieux ça, ils ne feront plus leur combat gymnastique. Après ça, ils ont fait leur possible pour émouvoir le public... il faut les redemander. (Criant.) Tous! tous!.. (Les cinq combattants se relèvent et présentent les armes au public.) Bravo! bravo!..

RIBEIRO, le saisissant.

Je vous arrête!.. vous allez me suivre au poste.

LE MONSIEUR.

Moi?.. et pourquoi ça?..

RIBEIRO.

Parce que vous nous avez critiqués.

LE MONSIEUR.

Mais non, au contraire, j'ai dit : tous! tous!..

TOUS.

Au poste! au poste!.. (Ils l'entourent et sortent en l'entraînant. — Le théâtre change et représente l'antichambre de l'enfer.)

DIX-SEPTIÈME TABLEAU.

—

SCÈNE XIV.

DÉMONS; puis PLUTON, puis ORPHÉE, puis EURYDICE.
(La musique de cette scène est de M. J. Nargeot.)

CHŒUR DES DÉMONS.

C'est le sabbat!
Chacun s'ébat
Dans les entrailles de la terre!
Vive Pluton,
Ce baryton,
Qui du tonnerre
Prend le ton!

PLUTON, entrant, une lettre à la main.

Silence, écoutez cette lettre,
Qu'un facteur de Paris est venu me remettre.
(Lisant.)
« Roi des enfers, nous te faisons savoir.
« Qu'on a chez nous supprimé la Courtille,
« Et que chez toi, nous voudrions, ce soir,
« Former un infernal quadrille.
« Réponds, peux-tu nous recevoir?
« Signé : Chicard, Mimi Bamboche. »
J'ai répondu, qu'amis de la bamboche,
Nous les recevrions ce soir.

LES DÉMONS.

Vivat! vivat! vivat! (On entend au dehors une musique de guitare.)

PLUTON.

Encore ce maudit chanteur!.. mais on l'a donc laissé entrer? Qu'est-ce que c'est que cet animal-là?

UN DÉMON.

C'est le nommé Orphée, de l'Opéra-Lyrique; il demande à vous parler, et dit que c'est pressé.

PLUTON.

Dites que je n'y suis pas; c'est l'heure de mon absinthe; au diable les gêneurs!.. (En sortant.) Vous entendez? je n'y suis pas! (Il sort.)

LES DÉMONS.

Le voilà! le voilà!

ORPHÉE, entrant.

J' viens chercher mon Eurydice...
Rien n'égale mon malheur!

(Se voyant entouré de démons.) Des démons?.. diable! Messieurs, vous ne pourriez pas me dire... où est Eurydice?

TOUS LES DÉMONS.

Non! non!

ORPHÉE.

Je la cherche depuis une heure, et... (Chantant.)

J'ai perdu mon heure... ydice...
Rien n'égale mon malheur!

(Parlant.) Ma voix les magnétise. (Les démons se roulent de joie à ses pieds. — Continuant l'air en criant.)

Sort cruel! quelle rigueur!
Je succombe à ma douleur! (*bis.*)
Eurydice!! Eurydice!!!

(Il pleure.)

PLUTON, rentrant.

Assez! assez! braillard! Qu'on lui rende son Eurydice, pour le faire taire.

ORPHÉE.

O bonheur!.. Ah! croyez bien, mon cher Monsieur...

PLUTON.

Tais-toi, et écoute ce récitatif sournois. (Il chante.)

Ton Eurydice est là; mais, retiens ce discours:
En t'éloignant, tiens-toi bien sur tes gardes,
Ne la regarde pas; car, si tu la regardes,
Elle meurt pour toujours.

ORPHÉE.

La condition est bête!
Mais j'y souscris.

PLUTON.

Bravo!
Alors, détourne la tête,
(Aux démons.)
Et vous sortez, respectez leur duo.

(Les démons s'éloignent.)

La voilà! (Il sort. — Eurydice entre, en effeuillant une marguerite.)

DUO.

EURYDICE.

Je l'aimais... un peu... beaucoup...
Passionnément... pas du tout...
(Voyant Orphée qui lui tourne le dos.)
Je connais, il me semble,
Ces bizarres genoux...
Comme tout ça ressemble
A monsieur mon époux!

ORPHÉE.

Aïe!..

EURYDICE.

Ah!..

Oui, c'est toi!

ORPHÉE, le dos tourné.

Oui, c'est moi!

EURYDICE.

C'est bien toi!
Pourquoi détournes-tu la tête?

ORPHÉE.

C'est bien moi!

EURYDICE.

C'est bien toi!
Mais, fais-moi donc une risette!

ORPHÉE.

Plus tard, quand nous serons chez nous.
(A part.)
Quell' situation perplexe!

EURYDICE.

Mais votre attitude me vexe...
De quel côté vous montrez-vous?

ORPHÉE.

Enfer-je! enfer-je!.. Que dire?

EURYDICE.

Pourquoi cette position?
Est-ce ainsi qu'un mari soupire?

ORPHÉE.

Je souffre d'une fluxion,
Viens, viens, suis-moi chez mon dentiste.

EURYDICE.

Oh! ne l'espérez pas!

ORPHÉE, à part.

Ah! j'ai sur moi mon mouchoir de batiste;
Il peut me tirer d'embarras.
(Se mettant le mouchoir sur les yeux.)
Sans te regarder face à face,
Permets ainsi que je t'embrasse.

EURYDICE.

Sans me voir?

ORPHÉE.

Oui, comme cela.

ENSEMBLE.

EURYDICE.

Mettre un bandeau pour me plaire...
Croirait-on cela?
Mais, quel effet pourrait me faire
Ce doux baiser-là?

ORPHÉE.

Cette idée est singulière,
Mais, comme cela,
Oui, je puis te donner, ma chère,
Ce doux baiser-là.

(Orphée avance sa tête, Eurydice saisit le mouchoir et le fait tomber sur le cou d'Orphée, en disant.)

EURYDICE.

Coucou! ah! le voilà!
(Tombant à la renverse.)
Ciel, je meurs!..

ORPHÉE, la soutenant dans ses bras.

O rage! ô supplice!
Morte! morte! ô douleur-je!
(Braillant.)
J'ai reperdu mon Eurydice!...
Rien ne régale mon malheur-je!

PLUTON, rentrant.

Encore cette chanson!
Pour terminer ta complainte fatale,
Je te la rends et sans condition...
Car j'entends les accords de la ronde infernale.
Partez, les enfers sont ouverts.

EURYDICE, qui s'est relevée.

Qu'annonce donc ce bruit qui m'émoustille ?

PLUTON.

La Descente de la Courtille
Aux enfers!

EURYDICE.

Je reste !

PLUTON.

Allez-vous promener!

EURYDICE.

Non, je préfère cancaner.

ORPHÉE.

Cancaner ! quel caprice.
Je ferai plutôt, chez Pluton,
Mettre Eurydice
Au violon.

EURYDICE, parlé.

Savez-vous ce que je vous dis : Z'ut! (Orphée lève les bras au ciel. — Le théâtre change.)

DIX-HUITIÈME TABLEAU.

LES ENFERS.

—

SCÈNE XV.

Les mêmes, foule de masques.

(Un flot de masques fait irruption de tous les côtés sur le théâtre.—Alors commence une contredanse des plus animées, qui se termine par un galop infernal.)

FIN.

LAGNY. — Typographie de A. VARIGAULT et Cie.